la meec
et l'Abbaye des Prémontrés
présentent

la revue de presse

la mousson d'été

écrire le théâtre d'aujourd'hui

du 23 au 29 août 2016

université d'été européenne
rencontres théâtrales internationales
à l'Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
Lorraine

03 83 81 20 22
www.meec.org

• conception graphique Julien Cochin

La Terrasse

Juin 2016 – n°244

RÉGION / ABBAYE DES PRÉMONTRÉS DE PONT-À-MOUSSON
FESTIVAL

MOUSSON D'ÉTÉ 2016

Pour sa 22e édition, du 23 au 29 août prochains, la Mousson d'été met à l'honneur les écritures contemporaines latino-américaines.

© Eric Didym

Michel Didym, directeur artistique de la Mousson d'été.

Depuis 1995, l'Abbaye des Prémontrés ouvre ses portes, chaque été, à des auteurs, des metteurs en scène, des universitaires, des comédiens et des spectateurs venus présenter et découvrir des pièces inédites, ou traduites pour la première fois en français. Lectures, mises en espaces, rencontres, spectacles : cette 22e édition de la Mousson d'été mettra un accent particulier sur les dramaturgies venues d'Amérique latine. *Anestesia* de la Cubaine Agnieska Hernández Díaz et *Anatomie de la gastrite* de la Mexicaine Itzel Lara feront ainsi partie des œuvres mises en avant cette année. Soucieux *« de présenter une grande diversité de styles »*, *« d'équilibrer sa programmation afin que toutes sortes de sensibilités puissent se reconnaître en elle »*, le directeur artistique de la manifestation, Michel Didym, travaille à éclairer le vaste champ des écritures théâtrales contemporaines. Cela, à travers les textes de dramaturges reconnus, mais aussi de jeunes auteurs émergents. **M. Piolat Soleymat**

La Mousson d'été, abbaye des Prémontrés, 9 rue Saint-Martin, 54700 Pont-à-Mousson. Du 23 au 29 août 2016. Tél. 03 83 81 20 22. www.meec.org.

Spectacles à Nancy

Juillet 2016

Lulu Projekt

Un souffle de création à Pont à Mousson

Fondée en 1995 par Michel Didym, son directeur artistique, La Mousson d'été constitue l'un des événements européens majeurs pour la découverte, la formation et la promotion des nouvelles écritures dramatiques.

Pendant 6 jours, au coeur de la Lorraine, l'Abbaye des Prémontrés ouvre ses portes aux auteurs dramatiques, aux metteurs en scène, aux universitaires, aux comédiens et au public pour venir écouter le théâtre d'aujourd'hui. C'est autour de lectures, de mises en espace - de textes inédits ou traduits pour la première fois en français - de conversations et de spectacles que La Mousson d'été organise ce terrain de rencontres.

L'île saline

Mameloschn

Lost words

La Mousson d'été

22e édition - Présentée par La meéc, en partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi - Playwriting Europe

www.meec.org
www.facebook.com/lameeclamousson
Lectures (entrée libre) à l'Abbaye des Prémontrés à Pont à Mousson / Spectacles (sur rés. - De 7 à 10 €) à l'Espace Montrichard - Chemin de Montrichard à Pont à Mousson et au centre culturel Pablo Picasso - Square Jean-Jaurès à Blénod-lès-Pont-à-Mousson / Mise en espace (entrée libre) à l'Espace Saint-Laurent - Rue Philippe de Gueldre à Pont-à-Mousson / Spectacle de rue : gratuit sur rés.
Rés. dès le 15 août : 03 83 81 20 22
ABBAYE DES PRÉMONTRÉS
PONT À MOUSSON
▸ Du 23 au 29 août

L'édition 2016 fera la part belle aux écritures d'Amérique du Sud

et sera traversée par les mots de :

- Luis Ayhllon (Mexique) "Rose Mexicain" (trad. David Ferré)

- Tim Crouch (Royaume-Uni) "Adler & Gibb" (trad. Jean-Marc Lanteri)

- Alexandre dal Farra (Brésil) "Abnegação" (trad. Alexandra Moreira da Silva)

- Dimitris Dimitriadis (Grèce) "Dévastation" (trad. Michel Volkovitch, avec le soutien de La Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale)

- Aiat Fayez (France) "De plus belles terres" (Ce texte a reçu l'Aide à la création du CnT en 2016. Aiat Fayez est représenté par L'Arche, agence théâtrale www.archeediteur.com)

- Zinnie Harris (Angleterre) "Comment retenir sa respiration" (trad. Blandine Pélissier)

- Agnieska Hernandez Diaz (Cuba) "Anestesia" (trad. Christilla Vasserot)

- Itzel Lara (Mexique) "Anatomie de la gastrite" (trad. David Ferré - La publication a reçu une aide du CNL)

Viva l'Italia

- Marco Martinelli (Italie) "Bruits d'eau" (trad. Jean-Paul Manganaro - En partenariat avec Fabulamundi)

- Yánnis Mavritsakis (Grèce) "L'invocation de l'enchantement" (trad. Michel Volkovitch)

- Guillaume Poix (France) "Et le ciel est par terre" (Ce texte a reçu l'Aide à la création du CnT en 2016)

- Tadeusz Slobodzianek (Pologne) "Notre classe" (trad. Cécile Bocianowski - Ce texte a reçu l'Aide à la création du CnT en 2015)

- Frédéric Vossier (France) "Jeune homme sous la lampe"

Spectacles

* "Moi, Corinne Dadat"

DU COLLECTIF ZIRLIB

Corinne Dadat est une femme de ménage, une vraie. A 55 ans, elle est employée en CDI au lycée Sainte-Marie de Bourges, rémunérée au SMIC. Le spectacle retrace les évènements de sa vie. Il prend la forme d'un dialogue physique, une confrontation entre les savoir-faire de 2 travailleuses dont le corps est l'instrument de travail.

* "Scènes de violences conjugales"

TEXTE ET M. EN SCÈNE : GÉRARD WATKINS

Liam fuit une adolescence tourmentée en province pour s'installer en région parisienne. Il y rencontre Rachida, qui cherche à échapper au carcan rigide de son milieu familial. Annie cherche du travail, dans l'espoir de se reconstituer et de retrouver ses filles, gardées par ses parents. Elle rencontre Pascal, photographe qui court d'échec en échec. Les couples vont s'installer dans un meublé. Petit à petit, la violence conjugale va s'installer...

Les joueurs

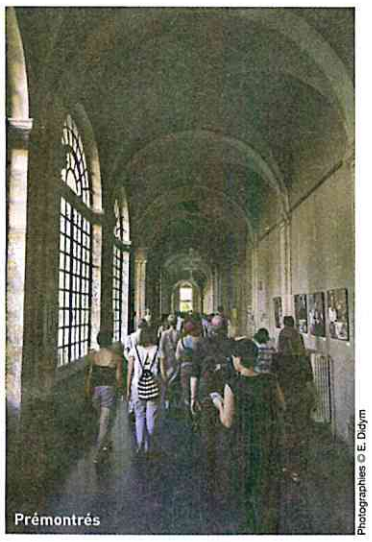
* "Happy manif (Walk on the love side)"

SPECTACLE DE RUE DE DAVID ROLLAND

Une déambulation chorégraphique joyeuse et décalée propice à la bonne humeur générale.

Et aussi

Conférences et rendez-vous quotidiens avec les auteurs, les éditeurs et les représentants des auteurs - Université d'été européenne : adossée à ces lectures et mises en espace, elle réunit 75 stagiaires venus des 4 coins de l'Europe.


Prémontrés

Photographies © E. Didym

07-09.2016 n°40

Happy par Catherine Gaffiero

Les mots avant tout

Parce que « *tout commence toujours par un auteur* », ce rendez-vous précieux du spectacle vivant met en lumière des textes du monde entier. **Cette année, les mots de l'Amérique du Sud seront particulièrement vivaces, mais des textes d'auteurs italiens, français, britanniques, italiens, polonais se feront aussi entendre.**

Trois mises en espace sont également programmées : *Moi, Corinne Dadat* du collectif Zirlib, fable sociale autour du corps/instrument de travail d'une femme de ménage, les *Scènes de violences conjugales* de Gérard Watkins, où un couple en errance se forme puis se déchire, et la « *déambulation chorégraphique joyeuse et décalée* » *Happy manif (Walk on the love side)*, un spectacle de rue de David Rolland.

En marge de ces lectures et représentations, la Mousson d'été est un lieu de rencontres entre auteurs, metteurs en scène, éditeurs et producteurs venus découvrir ces écritures nouvelles. Des concerts, des débats, conférences et rencontres sont organisés lors de cet événement né d'un travail de réseau entre la Maison Européenne des Écritures Contemporaines, organisatrice de l'événement, et de nombreux partenaires, dont Fabulamundi, Playwriting Europe, projet de coopération entre des théâtres, des festivals et des organismes culturels d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Espagne et de Roumanie. La Mousson d'été accueillera, comme à son habitude, une université d'été réunissant 75 stagiaires européens venus se former aux dispositifs d'écriture à travers une série d'ateliers.

Par Benjamin Bottemer

MOUSSON D'ÉTÉ,
festival du 23 au 29 août à l'Abbaye des Prémontrés, à Pont-à-Mousson
www.meec.org

23.08.16 → 29.08.16
Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
meec.org

MOUSSON D'ÉTÉ

Happy manif de David Rolland

L'Abbaye des Prémontrés à Pont-à-Mousson devient pour la 22e année le foyer des écritures théâtrales contemporaines, accompagné de son pendant hivernal. Parce que *« tout commence toujours par un auteur »*, ce rendez-vous précieux du spectacle vivant en France et en Lorraine met en lumière des textes du monde entier. Cette année, les mots de l'Amérique du Sud seront particulièrement vivaces : nous retrouverons notamment en lecture et traduits *Rose Mexicain* et *Anatomie de la gastrite* des Mexicains de Luis Ayhllon et Itzel Lara, *Abnegaçao* du Brésilien Alexandre Del Farra ou encore *Anestesia* de la Cubaine Agnieska Hernandez Diaz. Des textes d'auteurs italiens, français, britanniques, italiens, polonais se feront aussi entendre.
Trois mises en espace sont également programmées : *Moi, Corinne Dadat* du collectif Zirlib, fable sociale autour du corps/instrument de travail d'une femme de ménage, les *Scènes de violences conjugales* de Gérard Watkins, où un couple en errance se forme puis se déchire, et la *« déambulation chorégraphique joyeuse et décalée » Happy manif (Walk on the love side)*, un spectacle de rue de David Rolland.
En marge de ces lectures et représentations, la Mousson d'été est un lieu de rencontres entre auteurs, metteurs en scène, éditeurs et producteurs venus découvrir ces écritures nouvelles. Des concerts, des débats, conférences et rencontres sont organisés lors de cet événement né d'un travail de réseau entre la Maison Européenne des Écritures Contemporaines, organisatrice de l'événement, et de nombreux partenaires, dont Fabulamundi, Playwriting Europe, projet de coopération entre des théâtres, des festivals et des organismes culturels d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Espagne et de Roumanie. La Mousson d'été accueillera, comme à son habitude, une université d'été réunissant 75 stagiaires européens venus se former aux dispositifs d'écriture à travers une série d'ateliers. (B.B.)

Journal la Semaine de Nancy
n°327 Semaine du 18 au 24 août 2016

MICHEL DIDYM « La Mousson d'Été est un laboratoire d'excellence »

Comme tous les mois d'août, le directeur du Centre dramatique national de Lorraine s'investit pour faire vivre ce lieu de recherche et de découverte.

Transformer Pont-à-Mousson et l'abbaye des Prémontrés en une plaque tournante de la création avec des spectacles en provenance d'un peu partout, c'est l'ambition qui caractérise *La Mousson d'Été* depuis sa naissance. Ici, sous la conduite de Michel Didym, on élargit la réflexion sur le texte et l'écriture. Auteurs et acteurs ne craignent pas de se mettre l'âme à l'envers, de s'affranchir des formats habituels, de provoquer un courant d'air et de générosité, de circuler parmi les idées, les œuvres et les mises en scène.

Le présent et d'une manière plus générale notre époque, étant au bord du vide, l'expression théâtrale aide à s'interroger sur le fonctionnement de la société, les rapports humains, les bouleversements civilisationnels. Au théâtre, on peut raconter un monde que d'ordinaire on ne voit pas bien, s'interroger sur le passé, poser les questions sur lesquelles bute le présent. Parfois, le spectateur se voit comme dans un miroir, à d'autres moments il est dans la fiction. Ce croisement des genres l'amène à écouter, à réfléchir, à sortir d'une sorte d'enfermement pour ouvrir d'autres champs de vision et de perception. Le rôle de *La Mousson d'Été* n'est pas d'enseigner ou de soigner mais de favoriser la réflexion, de montrer qu'une pièce est une captation de l'esprit qui permet de se divertir et, parallèlement, de méditer sur la symbolique d'histoires abordant tous les sujets.

Michel Didym met toute son énergie dans cette recherche. Certains le dépeignent, à tort, comme un Narcisse baigné de surmoi. Il est plutôt un passionné, un être enfiévré par son art, plein d'impatience, d'invention, d'audace et de talent qui a le sens de la transcendance. Une sorte de feu follet l'esprit toujours en éveil, prêt à s'élancer, à tenter un pari et en même temps solide sur ses bases. Il ne prétend pas réinventer le théâtre mais il poursuit son chemin. Un parcours qui passe par *La Mousson d'Été*. Un rituel qui le plonge dans l'exaltation et dont la place dans notre paysage culturel s'avère essentielle. +

Pierre Taribo

« On va regarder du côté de Singapour, de la Chine, du Japon, de la Corée du Sud »

Que représente pour vous La Mousson d'Été ?
« C'est le moment de monter un laboratoire d'excellence en Lorraine autour de la recherche théâtrale, des auteurs émergents, des dramaturges qui répondent aux questions qui nous permettent de comprendre ce qu'on vient de vivre. »

L'édition la plus marquante, c'est celle qui reste à venir ?
« On a eu des Moussons d'Été très marquantes avec des auteurs latinos, espagnols, sud-américains. Cette année, on renoue avec les auteurs latinos. Dans les années à venir, on va regarder du côté de Singapour, de la Chine, du Japon, de la Corée du Sud. Les nouvelles technologies envahissent tout mais il faut quand même des scénarios et des gens qui les écrivent.
Tous les textes de la Mousson n'ont jamais été présentés. Ce sont des avant-premières. On vient de toute l'Europe pour les découvrir. »

> « Les nouvelles technologies envahissent tout mais il faut quand même des scénarios et des gens qui les écrivent. »

C'est facile de se renouveler ?
« Je travaille dans l'idée que *La Mousson d'Été* est un laboratoire de recherche. A un moment donné, il faut, comme dans la recherche médicale, que les médicaments arrivent sur le marché. J'attends que sur les textes qu'on va présenter – une vingtaine – émergent. Depuis le début de *La Mousson d'Été*, 117 textes ont émergé de façon notoire dans de grands théâtres. On forme aussi des gens qui enseignent l'art dramatique. Il y a un effet démultiplicateur. Cette année encore j'attends des textes qui rencontrent leur public. »

> « J'attends des textes qui émergent et qui rencontrent leur public. »

> « On oublie que la France est un pays laïc qui tolère toutes les religions. »

Va-t-il y avoir des mesures de sécurité particulière ?
« Oui, on fait appel à une société privée pour sécuriser le site. Ça représente un coût mais il faut une présence qui rassure. On fait attention, on est vigilant. »

Comment l'homme de théâtre que vous êtes vit la période actuelle ?
« A notre niveau, nous avons un rôle majeur à jouer dans l'éducation et la communication. On oublie que la France est un pays laïc qui tolère toutes les religions. Un pays qui n'a qu'une seule religion, ca n'existe pas. Le théâtre doit défendre cette philosophie. C'est une période très difficile, mais je ne veux pas me laisser abattre. Je refuse le communautarisme. Il faut être solidaire, vigilant et ne stigmatiser personne. »

> « Je n'ai pas encore fait les plus grands spectacles. »

En dehors de la Mousson d'été, quel est votre programme ?
« Je pars début septembre en Chine où je fais une création à Pékin : *La Véritable Histoire d'Ah Q de Lu Xun*. Je serai de retour début octobre à Nancy. Le 21 octobre, je présente *Le Petit Coucher de Stanislas*, avec Bruno Ricci et une musicienne. Ce sera place Stanislas en collaboration avec les Parcs et Jardins de Nancy. »

> « Il me reste trois ans à faire au CDN. »

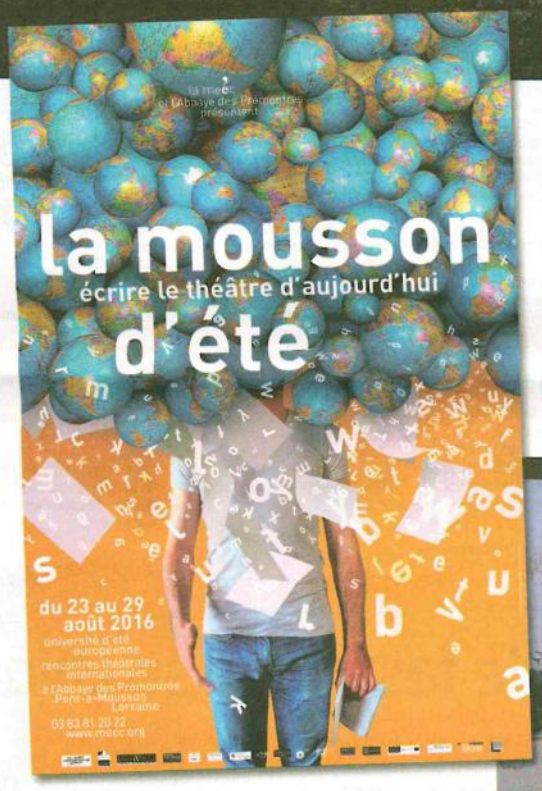
Qu'est-ce qui vous fait encore avancer ?
« C'est l'idée que je n'ai pas encore fait les plus grands spectacles. Le Molière a été une grande tournée internationale. J'ai un projet pour 2017 qui est une création, *Les Eaux et Forêts*, de Marguerite Duras au Centre dramatique. En 2019, il y a *Horace* de Heiner Müller, un opéra que je vais monter à Nancy. »

Quelle est la situation du Centre dramatique national Nancy-Lorraine ?
« On n'a pas recouvré les moyens de 2009. Au niveau de la Région, on est 200 000 € en dessous. C'est très difficile. On a remonté la pente avec le Molière mais je suis dans une démarche de création contemporaine. J'espère que la Ville de Nancy et la Grande Région vont nous permettre de remonter en puissance. »

Le Grand Nancy est devenu métropole, c'est un atout ?
« Je pense que c'est une très bonne chose et que cette émergence va permettre de rééquilibrer les choses et de rebattre les cartes. Il me reste trois ans à faire à la tête du CDN, j'ai été reconduit deux fois, j'espère passer le relais dans de bonnes conditions. » +

Propos recueillis par P.T.

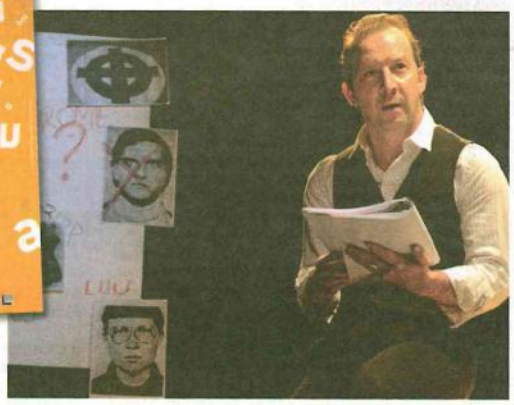
PUBLIREPORTAGE



MOUSSON D'ÉTÉ

Une programmation tous azimuts

Le festival impulsé en 1995 par son directeur artistique, Michel Didym, ne manque pas chaque été de ravir les foules. L'édition 2016, avec pour écrin l'abbaye des Prémontrés du 23 au 29 août prochain, ne déroge pas à la règle et sa programmation fera elle aussi, à coup sûr, déplacer son monde.



La Mousson d'Été. 21 ans qu'à chaque belle saison, ce festival de théâtre créé en 1995 ne manque pas de trouver son public. Un rendez-vous annuel piloté et initié par Michel Didym, directeur du théâtre de la Manufacture à Nancy. Même date – presque fin août année après année – mais aussi même lieu, l'inflexible abbaye des Prémontrés à Pont-à-Mousson. Un endroit « convivial » selon Michel Didym. « Le festival est adapté au site, une sorte de face-à-face entre la modernité des pièces et l'histoire de cet ancien hôpital devenu centre culturel. La Mousson, c'est un vrai travail de qualité dans un lieu de qualité », précise-t-il.

Et comme chaque année aussi, c'est un comité de 15 membres qui lit et sélectionne les pièces qui seront traduites puis jouées ou lues durant la Mousson. Véritable travail d'orfèvre, ce n'est qu'un florilège de quelques œuvres remarquables qui seront choisies parmi les 350 qu'analysent le comité, puis confiées à la transposition à 18 traducteurs plurilingues.

Des pièces choisies mais aussi valorisées. Des mots qui courent et expriment des chagrins, des troubles et des joies bien réelles. Bien ancrés et ficelés dans cette époque qu'est la nôtre. C'est avant tout ce que dégage la programmation de la Mousson d'été et comme le souffle Michel Didym : « Ce que l'on fait primer avant tout, c'est la transmission, le partage. » Un échange entre les générations, mais aussi entre les traducteurs, acteurs et écrivains facilité par l'Université d'été, qui, comme le souligne Michel Didym, est totalement gratuite, contrairement aux représentations.

Si la manifestation n'a définitivement plus rien à prouver et qu'elle est bien souvent enviée à l'international, elle ne cesse pourtant chaque année de se renouveler. « Des jeunes auteurs sont mêlés à d'autres, plus connus. Certains sont nouveaux, nous en perdons d'autres de vue. Mais les auteurs ne sont pas des kleenex, et nous suivons ceux qui évoluent sur la durée », atteste Michel Didym. Cette année donc, encore des pointures pour les auteurs comme les acteurs. Mais aussi des pépites venues d'ici et surtout d'ailleurs. L'auteur d'origine grecque Dimitris Dimitriadis et sa Dévastion sera présentée le mardi 23 à 20 h 45 quand le comédien et metteur en scène français Stanislas Nordey s'illustrera lors des rendez-vous de la nuit, le samedi 27 à partir de 23h30. Tout un beau monde, plus de 43 acteurs et metteurs en scène soutenus par une vingtaine d'intermittents animeront ces quelques jours qui mettent à l'honneur le jeu et la théâtralité dont est composée la vie.

Du théâtre… Mais pas seulement

Certes, c'est cet art de la scène et du monté sur les planches que prône avant tout la Mousson d'Eté édition après édition. Mais l'organisation voulait surtout faire du rendez-vous un événement attendu, qu'on vienne de Luxembourg, d'Allemagne, d'Espagne ou simplement du bassin mussipontain. « La Mousson, c'est la rencontre du chaos de l'aventure humaine. Il est nécessaire de toucher le public le plus large possible et de faire du théâtre populaire et accessible tout en étant axé sur la recherche », reprend Michel Didym. Autant que du théâtre, c'est aussi la confrontation des genres et le mélange des styles humains qui font de la Mousson est une rencontre si appréciée. L'occasion de découvrir de jolies œuvres, d'assister à des lectures palpitantes tant elles sont vivantes et vécues ou de faire un saut à l'Abbaye des Prémontrés pour visiter, et pourquoi pas se détendre en sirotant un verre. Car c'est aussi le théâtre, comme pour la Mousson. La vie vibrante dans son essence. On a hâte !

Informations pratiques

Du 23 au 29 août à l'Abbaye des Prémontrés de Pont-à-Mousson
Entrée libre pour les lectures et tarifs entre 7 et 10 euro pour les spectacles
Se renseigner au www.meec.org ou par téléphone 03 83 81 20 22

Théâtral magazine
juillet – août 2016

PONT-A-MOUSSON

LA MOUSSON D'ÉTÉ
Pont-à-Mousson

Michel **Didym**

L'éveil des consciences

L'édition 2016 de **la Mousson d'été fait la part belle aux auteurs sud-américains** et à leurs textes très en rapport avec la situation politique de leurs pays. Michel Didym, le directeur du festival, est sensible aux utopies qui affleurent de ces œuvres.

Théâtral magazine : Cette année, vous avez choisi de mettre en avant les auteurs sud-américains. Quelle particularité marque leur théâtre ?
Michel Didym : Les sud-américains conservent fortement l'idée du théâtre politique. Ce sont des pièces sur la situation politique et les implications politiques de la société, y compris avec les déviances extrêmes.
Sans doute que faire du théâtre dans ces pays, où la démocratie n'est pas claire, s'apparente à un acte de résistance…
Oui on a l'impression que leur théâtre est encore impliqué dans un travail sociétal où il y a peut-être l'utopie qu'il contribue à l'éveil des consciences, à la mise en perspective de certains paradoxes et à mieux réfléchir. Même si les auteurs amènent forcément les personnages dans leur conclusion vers leur propre sympathie politique.
Quels sont les textes forts de cette Mousson ?
Il y a *La théorie de l'éternel retour appliquée à la révolution dans les Caraïbes*, une pièce écrite en 2012 de l'auteur uruguayen Santiago Sanguinetti Ricardi. L'argentin Rafael Spregelburd a écrit une biographie de l'acteur Philip Seymour Hoffman. Il y a aussi *Anestesia* de l'auteure cubaine Agnieska Hernandez Diaz avec des personnages en marge de la société, qui donnent une partie de leur corps pour s'en sortir financièrement.

> **le théâtre sud-américain est encore impliqué dans un travail sociétal…**

Les titres des pièces évoquent effectivement le corps : *Anestesia* mais aussi *Anatomie de la gastrite* de la mexicaine Itzel Lara, ou *Comment retenir sa respiration* de l'anglaise Zinnie Harris, *Bruits d'eau* de l'italien Marco Martinelli…
C'est peut-être un hasard mais de toute façon, l'analyse du corps est extrêmement contemporaine ; tout ce qui tourne autour du corps et de l'argent est très lié à notre modernité.
La programmation présente aussi les textes d'auteurs européens…
On a deux textes grecs, *Dévastation* de Dimitris Dimitriàdis et *L'invocation de l'enchantement* de Yannis Mavritsakis. Deux chefs-d'œuvre absolus. Dimitriàdis reprend les thématiques des Atrides en inversant la distribution des rôles entre Agamemnon et Clytemnestre. Et Yannis Mavritsakis part toujours de situations à la Edward Bond, sur lesquelles il porte un regard d'un humanisme exacerbé. Il y a également deux auteurs anglais, Tim Crouch et Zinnie Harris, des auteurs français, parmi lesquels Frédéric Vossier et Guillaume Poix. Au total, on a 18 pièces.
Vous organisez l'université d'été en même temps que la Mousson.
Ce qui est intéressant, c'est que l'université va donner une formation gratuite à l'écriture théâtrale à 75 personnes. L'après-midi, les ateliers sont ouverts au grand public. Parmi les conférences, il y en aura une consacrée à l'écriture du théâtre politique, une à la nouvelle place des auteurs et une aux marionnettes animée par Eloi Recoing qui dirige l'Institut international de la marionnette.

Propos recueillis par HC

■ *La Mousson d'été, université d'été européenne et rencontres théâtrales internationales à l'Abbaye des Prémontrés 54700 Pont-à-Mousson, 03 83 81 20 22, du 23 au 29/08 www.meec.org*

L'EST RÉPUBLICAIN

22 août 2016 / Région

Festival La Mousson d'été, traditionnel rendez-vous international de théâtre contemporain, débute ce mardi

Le temps est venu de La Mousson

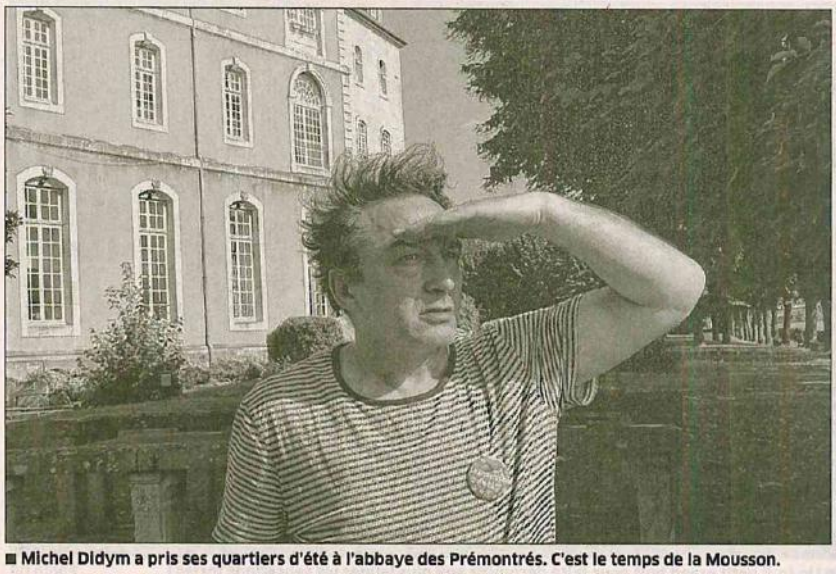
Pont-à-Mousson. Comme si la météo de cette année n'avait pas été assez pourrie comme ça, voilà que Michel Didym, fondateur et directeur artistique du festival de théâtre contemporain La Mousson d'été joue les mauvais augures en nous promettant « cumulus, orages, grêle et même de forts coups de vent annonçant des tempêtes. » Un temps de mousson en quelque sorte, en plein été, à partir du mardi 23 août, à Pont-à-Mousson.

Mais le metteur en scène nous annonce aussi « quelques éclaircies, un soleil ardent, et des paroles brûlantes » propres à « déglacer les certitudes et réchauffer les consciences. » On l'aura compris, l'inventeur du festival ne nous promet que des pluies de mots. Des paroles, certes traduites en français, mais venues du monde entier. La Mousson d'été jouit d'une telle réputation que le comité de lecture n'a que l'embarras du choix. « Nous avons reçu plus de trois cents textes », explique Michel Didym, « que nous avons analysés. Une cinquantaine émerge, et petit à petit, on définit une thématique. »

Cette année, le rapport entre le politique et les « gens », le peuple, sous-tend l'action de plusieurs textes qui seront lus durant le festival. « Les gens soudain sembleraient être au cœur du politique », écrit Michel Didym dans son édito. « Et le politique serait prêt à tout, promesses inconsidérées, propos abjects, dénonciations, exclusions qui rassemblent, pour plaire aux gens, être populaire. Les auteurs sud-américains et occidentaux vont entrer en dialogue et en résonance sur ce sujet. »

Au centre-ville

Le thème de la religion sera aussi présent dans la pièce d'Aiat Fayez, « De plus belles terres ». L'auteure anglaise Zinnie Harris, avec « Comment retenir sa respiration », présentera une Europe en pleine guerre civile, et des Européens qui partent chercher refuge en Afrique. Mais les Africains sont très pointilleux sur les visas… Pour un des deux spectacles qui se joueront dans les salles de la ville, Michel Didym recommande aussi « Moi Corinne Dadat », femme de ménage employée en CDI dont le corps est l'instrument de travail : « C'est une pièce très comique, mais à la fois très politique », juge le directeur artistique.



■ Michel Didym a pris ses quartiers d'été à l'abbaye des Prémontrés. C'est le temps de la Mousson.

Enfin, La Mousson d'été battra le pavé du centre-ville avec le spectacle de rue Happy Manif, vendredi soir et samedi matin. Les Mussipontains pourront même se muer en acteurs car l'organisation recherche des volontaires pour l'occasion. Avis aux amateurs, le temps est venu de La Mousson d'été. Et aucune crainte pour la météo ! Le Lorrain « n'est pas en sucre », comme le déclare Michel Didym, et si l'antique cadre de l'abbaye des Prémontrés devait fondre, ce ne serait que de plaisir.

Patrice BERTONCINI

La Mousson d'été, à Pont-à-Mousson, du mardi 23 au lundi 29 août. Infos et programme sur www.meec.org. Tél. 03.83.81.20.22.

L'EST RÉPUBLICAIN

24 août 2016

Le théâtre au cœur de la cité

L'inauguration du festival de la Mousson d'été, hier soir, a rassemblé la foule dans les jardins de l'abbaye des Prémontrés.

■ (De g. à d.) : le préfet Philippe Mahé, le conseiller départemental Frédéric Maguin, Michel Didym, directeur artistique et le maire Henry Lemoine ont salué l'ouverture de la Mousson d'été hier soir.

Le ton est donné de la Mousson d'été. Il sera politique, décalé, teinté d'une certaine ironie et d'un humour certain. Le premier à tester l'effet des textes du festival de théâtre contemporain fut hier soir le préfet Philippe Mahé. Au premier rang d'un parterre improvisé dans les jardins ensoleillés de l'abbaye des Prémontrés, le représentant de l'État s'est retrouvé face au personnage d'un réfugié, en phase d'intégration par le langage, qui après sept années de contrats en CDD continue son forcing pour obtenir le droit de résider en France.

Visiblement amateur de textes et d'humour, le préfet est allé saluer l'acteur Christophe Richard et l'auteur du texte Nathalie Fillion dès la fin de la mini-représentation. Avant cette introduction dans le vif des lectures, Philippe Mahé, debout sur les colonnes du jardin des Prémontrés, avait pris le temps de dire tout le plaisir qu'il avait de répondre, accompagné de son épouse, à l'invitation de l'organisateur Michel Didym : « Je suis heureux qu'à travers moi, et à travers d'autres présences comme celles de la DRAC, l'État soit représenté ici dans ce cadre somptueux. Je suis heureux aussi parce que le festival a créé un lien charnel avec ce territoire. Ces liens, vous allez continuer de les tisser à travers vos textes, qui sont les véritables stars de la manifestation. »

« Sus au pot ! »

Les liens avec la Meurthe-et-Moselle, le conseiller départemental nancéien Frédéric Maguin les a également soulignés, rappelant que la Mousson d'été représentait un bel exemple de « la culture pour tous, et partout », souhaitée par l'assemblée conduite par le président Mathieu Klein.

Le maire de Pont-à-Mousson Henry Lemoine, qui en sa qualité de conseiller régional représentait le président de région Philippe Richert et la nouvelle présidente des Prémontrés Valérie Debord, tous deux empêchés, s'est brièvement souvenu des débuts du festival : « On se demandait ce que deviendrait cette Mousson. Eh bien, aujourd'hui, on peut dire que même si l'événement ne draine pas des milliers de spectateurs, c'est l'endroit où il faut être si l'on veut exister dans le monde du théâtre contemporain. » Et l'élu de souhaiter que le spectacle de rue, et les autres donnés dans les salles de sa ville et de la voisine de Blénod, rencontrent le succès auprès du public.

Après avoir pris la parole pour présenter son festival (lire ci-dessous), et remercier ses nombreux partenaires, dont beaucoup étaient présents hier soir, Michel Didym, l'organisateur – et « génial inventeur » selon l'un de ses invités – de la Mousson a convié l'assistance au pot de l'amitié par ces mots : « Sus au pot ! » Finalement, quand c'est bien expliqué, le théâtre contemporain n'est pas une matière si ardue…

Patrice BERTONCINI

« Ici, on réunit la Cité »

▶ En prenant la parole pour souhaiter la bienvenue à tout le monde, Michel Didym a donné une définition, parmi d'autres possibles, du festival qu'il a inventé : « En France, quand ça va mal, on prend le temps de penser, et de parler. C'est ce qu'on fait ici, à la Mousson. On réunit la « Cité » et on réfléchit à ce que devrait être la cité. Sans donner de leçon, et en gardant la possibilité d'écouter les autres aussi. Comme nos amis Sud-Américains, au Brésil par exemple. Ils nous présenteront des textes où les militants, qui avaient voté pour un parti, connaissent, une fois les élections passées, le goût amer de la déception, et du renoncement de leurs leaders à leurs idéaux. Une situation que, bien sûr, nous ne connaissons pas en France… »

La Mousson en quelques dates

▶ Depuis hier soir, et chaque jour jusqu'au dimanche 28 août, des lectures, des conférences et rencontres avec des auteurs se dérouleront dans les murs de l'abbaye des Prémontrés. L'entrée est libre et gratuite. Programme complet de la Mousson d'été sur www.meec.org ou sur facebook sur www.facebook.com/lameeciamousson.

▶ Quelques dates de spectacles en extérieur à retenir :

▶ **Jeudi 25 :** « Moi, Corinne Dadat », à 20 h 45, à l'espace Montrichard. Corinne Dadat est femme de ménage, dans la vie, et joue son propre rôle sur scène. Entrées de 7 à 10 €.

▶ **Vendredi 26 :** à 18 h et 20 h 30, spectacle de rue « Happy Manif » place Duroc. « Happy Manif » rassemble des figurants qui, casques sur les oreilles, déambulent en exécutant une chorégraphie joyeuse et décalée.

▶ **Samedi 27 :** à 11 h et 13 h 30, « Happy Manif ». À 18 h, à l'espace Saint-Laurent : « Notre classe », avec la troupe du théâtre amateur dirigée par Eric Lehembre. Entrée libre.

▶ **Dimanche 28 :** à 20 h 45, spectacle « Scènes de violences conjugales » à l'espace Pablo-Picasso de Blénod. Entrée de 7 à 10 €.

■ Eric Didym, frère de Michel et photographe indépendant, expose dans la salle Saint-Norbert, rebaptisée Bar des Écritures, les portraits réalisés avec les auteurs de la Mousson d'été 2015. Photo ER

L'EST RÉPUBLICAIN

25 août 2016

Mousson d'été Une lecture de l'auteure mexicaine Itzel Lara samedi aux Prémontrés

« La douleur est le moteur créatif »

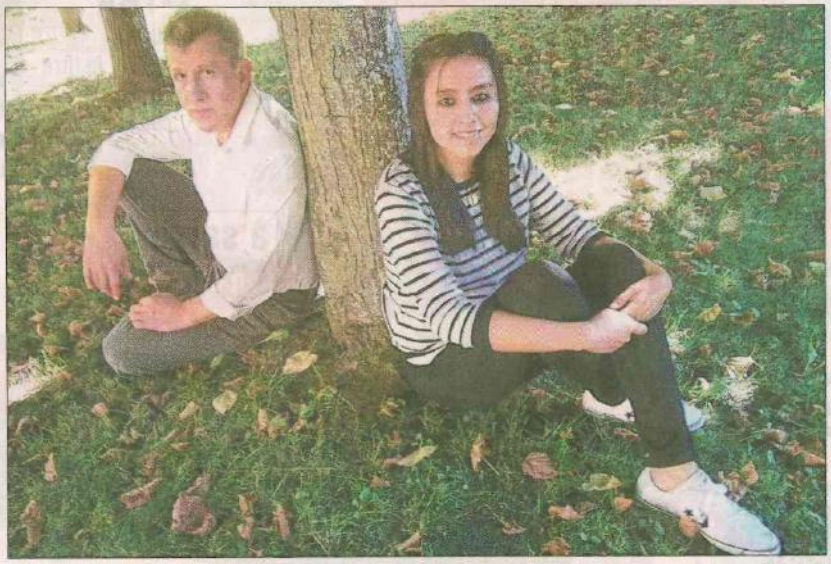
Pont-à-Mousson. Avec sa chevelure brune et son teint mat, elle apporte sa note épicée à la programmation de la Mousson d'été. Itzel Lara, 36 ans, dont le texte « Anatomie de la gastrite » nourrira la fin de semaine de la programmation aux Prémontrés (samedi 14 h) appartient à la génération en vogue des jeunes femmes écrivains au Mexique.

L'auteure a été remarquée à travers cet ouvrage retenu par Michel Didym, mais également à la télévision et au long de nombreuses créations qui constituent son parcours professionnel prometteur.

« L'anatomie de la gastrite » ? « Comme souvent, l'œuvre est née d'une blessure », considère celle qui s'exprime avec l'aide de la traduction de son metteur en scène Marcial di Fonzo Bo. « Ce texte a été écrit en 2008 alors que ma mère malade se trouvait en phase terminale. À chaque fois que je la voyais, je souffrais de gastrite, provoquée par la douleur de la voir souffrir et m'annoncer son départ » explique-t-elle. Le propos s'étire sous forme de tableaux successifs où Itzel Lara « enracine sa poétique dans l'irrémédiable course entre la vie et la mort et dans tous les interstices qui s'y figent ». Une pièce qui établit « un univers très précis, très ordonné à travers une relation organique avec le monde », souligne Marcial di Fonzo Bo, directeur du CDN de Caen. « Dans son univers il existe quelque chose de très visuel, où les mots accompagnent mais aussi laissent la place aux images ».

Diplômée en communication, Itzel Lara a suivi une formation en dramaturgie avec de grands noms du théâtre mexicain, et travaille actuellement sur de nombreux projets très différents : des films et séries TV au Mexique, une pièce destinée à des acteurs aveugles. « Plus que le plaisir, la douleur est souvent le moteur de l'écriture et de la création ».

A. P.



■ Marcial di Fonzo Bo et Itzel Lara. Photo ER

Aujourd'hui

▶ **Ateliers de l'université d'été européenne de 9 h 30 à 12 h 30.**
14 h : lecture « L'invocation de l'enchantement » de Yannis Mavritsakis (Grèce).
16 h : « C'est l'auteur qui décide » de Yannis Mavritsakis.
18 h : lecture « Bruits d'eaux » de Marco Martinelli puis spectacle à **20 h 45** : « Moi, Corinne Dadat » du collectif Zirlib à l'Espace Montrichard.
22 h 30 : « Les impromptus de la nuit ».

Samedi 27 août, « Anatomie de la gastrite » de Itzel Lara, texte français de David Ferré dirigée par Marcial di Fonzo Bo, avec Victoire Bélézy, Cécile Bournay et Philippe Fretun.

L'EST RÉPUBLICAIN

26 août 2016

Aaah, mateur !

MOUSSON D'ÉTÉ. Les amateurs sont parés pour leur représentation du 27 août.

Amateur : nom masculin qui vient du latin amator, « celui qui aime ». Et ça, on peut le dire qu'ils aiment ce qu'ils font ! De 13 à 73 ans, l'amour et la vision du théâtre se déclinent peut-être différemment mais « la troupe du bassin mussipontain », comme ils se nomment simplement, se produira bel et bien lors de la Mousson d'Été aux côtés d'une foultitude d'acteurs professionnels. Et depuis la semaine dernière, les répétitions ont lieu pour la joyeuse troupe à l'Espace Saint-Laurent, sous l'œil attentif du metteur en scène Éric Lehembre qui leur fait jouer une pièce dure émotionnellement : « Notre Classe ».

Faire du théâtre amateur est une bonne chose. Pouvoir être encadré par un super-professionnel qui leur apprend aussi bien le métier d'acteur que de metteur en scène en est une meilleure. Car oui, Eric Lehembre les laisse aussi construire la pièce et n'hésite pas à lâcher « C'est vous les metteurs en scène, moi je suis juste là pour agencer le bordel » après que l'un des plus jeunes de la bande lui a fait une proposition de mise en scène intéressante. Ce métier de metteur en scène, il le transmet surtout à Agnès qui a tout juste 17 ans se retrouve assistante de mise en scène.

■ Une photo de classe qu'Eric Lehembre « agence » au mieux sous les notes de « Pek ». Photo ER

Mais Agnès reconnaît volontiers que la mise en scène de cette pièce n'est pas chose aisée, du fait de son caractère fort. Se déroulant au vingtième siècle, la pièce raconte la vie de dix camarades polonais. Cinq juifs, cinq catholiques. L'Histoire passe par-là. Et les histoires personnelles de chaque personnage n'arrangent pas les choses. On ne va pas non plus vous spoiler l'histoire dont le point central est le pogrom de Jedwabne.

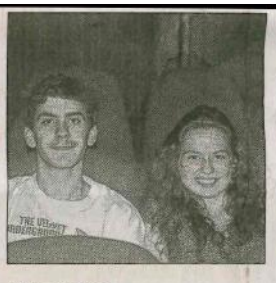
En plein dans le théâtre contemporain, l'œuvre traduite du polonais se veut intemporelle et universelle. Mais elle remet aussi sur le tapis des problématiques qui nous touchent encore aujourd'hui. Pour Hugo, acteur de la pièce, il s'agit de « comment peut naître la haine ? », et surtout pas « pourquoi peut naître la haine ? »

Du théâtre à la musique

Si le théâtre est évidemment base de la Mousson, la troupe sera accompagnée par Pierre-Emmanuel Kuntz, ou « Pek » pour les intimes. Une musique présente pour adoucir une pièce qu'Éric fait tout « pour qu'elle reste soutenable pour le spectateur », souligne Agnès. Et c'est en agençant aussi bien la musique que les acteurs que le résultat quasi-professionnel se fait ressentir. Mais attention, ce sont bien les acteurs qui restent eux-mêmes les maîtres de leur pièce !

Maxime HENRY

« Notre Classe », le 27 août dès 18 h à l'Espace Saint-Laurent.



Choppe un théâtre

▶ Hugo et Agnès sont arrivés un peu par hasard dans la troupe... Tous les deux lycéens en terminal au lycée Chopin à Nancy, c'est grâce à l'option théâtre et via des intervenants interposés qu'ils ont pris contact avec Éric pour finir sur la scène de l'Espace Saint-Laurent.

▶ Agnès, qui se retrouve assistante de mise en scène pour la pièce, attaquera une prépa littéraire à Paris à la rentrée prochaine... Et espère bien continuer dans la voie du théâtre.

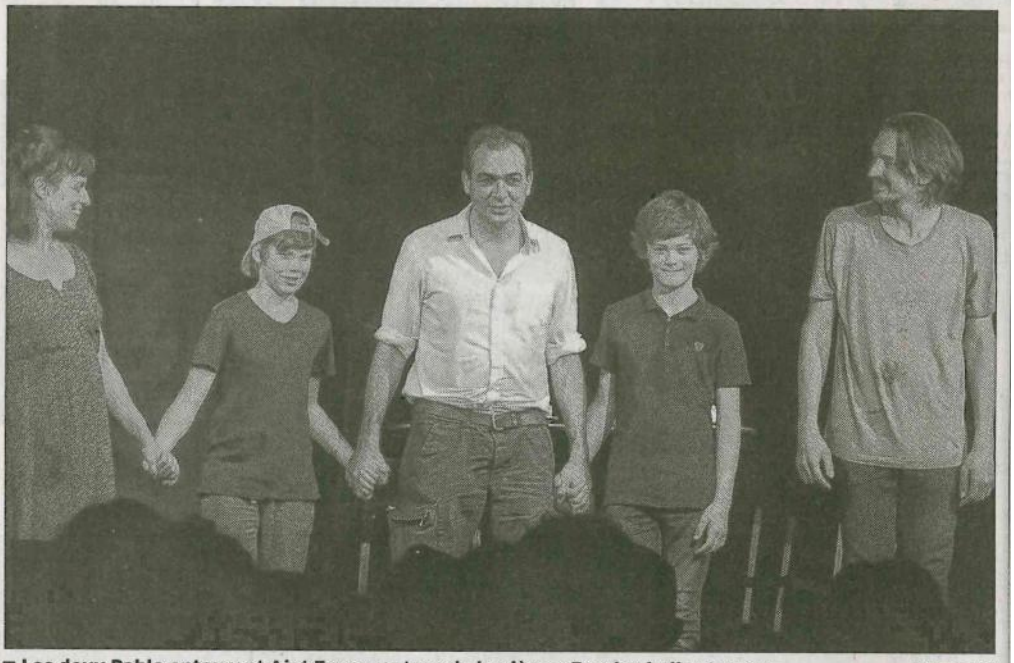
▶ Comme quoi, pas besoin d'avoir un lourd bagage théâtral pour participer à la Mousson d'Été. N'hésite pas à te renseigner l'année prochaine.

L'EST RÉPUBLICAIN

27 août 2016

Mousson d'été Trois jeunes acteurs amateurs ont participé à des lectures, mercredi et vendredi, aux Prémontrés

Sur scène, comme des pros



■ Les deux Pablo entourent Aiat Fayez, auteur de la pièce « De plus belles terres ». Photo ER

Pont-à-Mousson. Fait rare, des professionnels ont recruté des amateurs et ont joué sur le même terrain, par deux fois, à la Mousson d'été qui prend fin dimanche soir.

Le festival de théâtre amateur recherchait de jeunes comédiens, de 12 à 17 ans, qui devaient participer à deux lectures. C'est ainsi que mercredi, les jumeaux, Leila et Pablo, sont apparus dans « Adler et Gibb », dirigé par Michel Didym, metteur en scène.

Vendredi à 14 h dans l'ancienne bibliothèque de l'abbaye des Prémontrés, Pablo est apparu avec une connaissance du collège Marquette, un autre Pablo, dans « De plus belles terres », en présence de l'auteur, Aiat Fayez, et aux côtés de cinq acteurs professionnels.

Après les représentations et une semaine au rythme de la Mousson d'été, Leila, qui était en classe théâtre pendant son année de 6e, savoure encore cette belle aventure : « C'est très bien de travailler avec des professionnels ». « Le niveau est élevé, c'est sécurisant car si on fait une erreur, ils rattrapent tout de suite », poursuit son frère.

Le second Pablo, bientôt 14 ans, a été contacté par les jumeaux car il manquait un acteur pour endosser le rôle d'Hamad ; il confirme la simplicité de l'intégration : « Ma mère dans la pièce est directement venue vers moi et m'a fait un câlin ».

« On reviendra »

Vendredi matin, les deux Pablo rejoignaient l'abbaye pour les dernières répétitions dirigées par Laurent Vacher. A midi ils déjeunaient avec tous les comédiens et dès 14 h, ils étaient Enzo et Hamad, « deux potes dans la même bande ».

Casquette à l'envers sur la tête, Pablo avoue qu'il a eu moins de stress qu'au collège où il participait au club théâtre : « Ici, c'était une lecture, on avait le texte, on ne risquait pas d'avoir un trou de mémoire ». Les trois jeunes acteurs n'ont rencontré qu'une seule difficulté : la chaleur. Ils souhaitent continuer et, en metteur en scène averti, Eric Lehembre, leur a déjà proposé de participer à la troupe de théâtre amateur de la Mousson d'été.

Ils ont découvert le festival et les échanges en espagnol ou en anglais lors de repas pris en commun.

« On reviendra », jure Pablo, le fils de Stéphane et Fatima dans la pièce, « même s'ils n'ont pas besoin de comédiens amateurs ».

Jérôme BOURGUIGNON

L'EST RÉPUBLICAIN

29 août 2016

Pont-à-Mousson Corinne Dadat, 54 ans, est femme de ménage dans un lycée berrichon. La voilà propulsée dans les salles, comme à la Mousson d'été, avant Paris et Birmingham. Avec sa gouaille et son naturel

Scènes de ménage

QUAND LE RIDEAU SE LÈVE, elle l'avoue, elle « n'y voit plus rien ». « À cause des lumières dans la figure. Alors le public, du coup, je l'oublie… Je me dis : qu'il soit là ou pas, fonce ma fille ! Bon après, c'est vrai que j'aime bien sentir qu'il accroche, hein. Et ça, on le sait tout de suite ». Elle est comme ça, Corinne Dadat, 54 ans, femme de ménage à la ville, artiste à la scène. D'un naturel époustouflant lorsqu'elle frotte les sols et vide les poubelles ou lorsqu'elle récite un texte devant les attentifs parterres culturels. Comme la semaine dernière, le jeudi 25 août, à la Mousson d'été (Pont-à-Mousson) pour le temps fort de ce festival théâtral.

Son histoire tient, dans l'absolu, du conte de fées. En tout cas si l'on cerne l'ascension subite sous les projecteurs comme critère. La reconnaissance, les tournées, les applaudissements ? Elle n'a rien réclamé de ça. Tout le contraire, de son existence. Son CV : trente-cinq ans de femme de ménage à se lever à 5 h du matin pour rentrer à 20 h le soir, dans une petite maison HLM du quartier populaire de la Chancellerie, à Bourges, où elle est née, issue d'un milieu modeste. Maman femme de ménage et dame-pipi, papa ouvrier d'usine. Rémunérée au SMIC, cette employée au lycée Sainte-Marie de Bourges, passe la serpillière, ramasse les ordures, frotte les lavabos chaque jour, sans se demander pourquoi ni comment. C'est comme ça, c'est tout. Trente-cinq ans que ça dure.

Et puis, en 2010, cette femme qui se dit « sans rêve, car trop vieille pour espérer faire autre chose » croise par hasard Mohamed El Kathib dans un couloir. Elle nettoie, il anime des ateliers sociaux et culturels. Il la salue. Elle ne répond pas. Il lui fait remarquer. Avec sa gouaille berruyère, la quinquagénaire réplique tout de go : « Si vous saviez le nombre de personnes auxquelles j'ai dit bonjour dans ma vie sans obtenir un mot en retour… ». Sourire du metteur en scène : « Toi, je t'ai et je ne te lâche plus ».

Anonyme d'entre les anonymes, cette mère de quatre enfants (Kahis 34 ans, Rebecca 31 ans, Sarah 26 ans et Maxem 22 ans) va devenir la priorité du spectacle « Moi, Corinne Dadat » que l'auteur rédige, deux ans durant. La mise en scène fignolée avec l'artiste chorégraphe Élodie Guézou, le spectacle a été présenté en 2014.

■ Corinne Dadat : « Tout ça durera ce que ça durera ». Photo Marion POUSSIER

De l'internat du lycée à la scène de Birmingham

Depuis il sillonne les villes de France, devant des salles pleines, souvent. Et Corinne Dadat, qui interprète son propre rôle avec une spontanéité telle qu'elle en fait oublier son absence (totale) de formation, s'apprête à jouer au Théâtre de la Ville (Paris) avant de partir pour d'autres salles de province (Marseille, Tours) et enchaîner à Birmingham (Angleterre), Liège (Belgique). De l'aube aux bravos nocturnes, des produits de nettoyage aux interviews, le déroulé de carrière n'est pas des plus communs, on en conviendra.

Les premiers spectacles (à Bourges) ont été remplis par les enfants, les copains de la cité. Puis les enseignants et les connaissances du quartier. Et le grand public, enfin, sous le charme brut de cette tranche de vie documentaire.

Corinne Dadat, pour monter sur scène, pose des congés sans solde auprès de son employeur. Elle prend le train, seule, d'une ville à l'autre, et photographie les chambres d'hôtel qu'elle découvre, à plus de 50 ans, pour les envoyer à ses enfants et son compagnon, depuis 37 ans. Et ça lui plaît, on imagine, non ? Elle tire une énième taffe de cigarette et hausse les épaules : « Oh ! Je me dis, ça ou autre chose… Le metteur en scène, parfois, me corrige lorsqu'il voit que je cherche un mot trop précis sur scène. Il me dit : sois comme tu es. Tout ça durera le temps que ça durera ».

Antoine PETRY

L'EST RÉPUBLICAIN

30 août 2016

Questions à

Michel Didym

Directeur artistique du festival de théâtre La Mousson d'été

Lectures magiques dans les jardins

L'édition 2016 de La Mousson d'été est terminée. Quel bilan faites-vous ?

C'est un très bon cru, d'abord au niveau de la qualité des textes. Sur les vingt sélectionnés, huit ont été choisis pour être montés et produits. Ensuite, la fréquentation est en hausse, avec plus de directeurs de structures, plus de producteurs et d'éditeurs.

La Mousson sous la canicule, c'était comment ?

On a connu le pic dimanche soir à Blénod lors de la pièce « Scènes de violences conjugales ». La salle Pablo-Picasso était bondée et il n'y avait pas de climatisation. On a souffert, d'autant que le texte était frappant, un vrai coup de poing ! Sinon, ici à l'abbaye des Prémontrés, on a eu très chaud dans l'Amphithéâtre et dans la bibliothèque, qui sont très exposés. Du coup, on a organisé des lectures dans les jardins, à l'ombre des grands arbres le long de la Moselle. C'était magique.

Parmi les textes lus, pouvez-vous retenir une bonne surprise ?

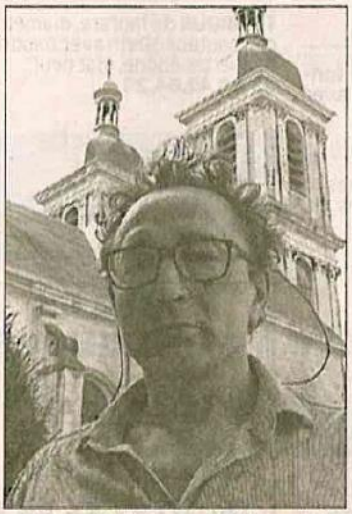
La pièce de Zinnie Harris « Comment retenir sa respiration », avec ces Européens transformés en « boat people » pour échapper à la guerre, aux tortures. Le texte nous avait plu, mais il est encore plus fort sur scène.

Une confirmation ?

« Moi, Corinne Dadat, femme de ménage », qui va être montée au Théâtre national de la Colline à Paris. Le maire Henry Lemoine l'a vue à Montrichard. Il a aimé.

Une déception par contre ?

Pas dans les textes, non. Plutôt dans les travaux en cours. Des pièces qu'on a lues en janvier et dont on attendait mieux, alors qu'il reste du travail dessus. Et pour ça, comme me l'a appris un de mes maîtres, il n'y a qu'une recette en trois ingrédients : en premier le travail, en second le travail et en troisième... le travail. C'est simple ! Je suis aussi un peu déçu d'avoir entendu que la parité hommes/femmes n'était pas respectée dans le choix des auteurs. C'est oublier un peu vite que les éditions 2011 et 2012 par exemple comptaient plus de femmes que d'hommes. Pour nous, au comité de lecture, où les femmes sont majoritaires d'ailleurs, la parité n'est pas un critère. Le seul qui compte c'est la qualité des textes.



■ Michel Didym à l'abbaye des Prémontrés. Photo ER

Il y aura une Mousson d'été 2017 à Pont-à-Mousson ?

Oui, bien sûr. La nouvelle présidente de l'abbaye des Prémontrés, Valérie Debord, m'a confirmé son attachement et son soutien à la manifestation. J'espère qu'elle nous aidera aussi à renouveler un peu notre parc technique, qui date de 2005 déjà. On gagnerait beaucoup de temps et d'énergie avec du matériel plus récent.

Propos recueillis par Patrice BERTONCINI

LE FIGARO

samedi 20 août 2016

La très rafraîchissante Mousson d'été

FESTIVAL À l'abbaye des Prémontrés, en Meurthe-et-Moselle, des auteurs de théâtre du monde entier se retrouvent devant un public épris de découvertes.

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr

Vingt-deuxième édition! Est-ce possible? Michel Didym, qui a fondé La Mousson d'été en 1995, n'en revient pas lui-même. L'idée était simple, les ambitions modestes: inscrire, au cœur de la Lorraine, une manifestation estivale qui permette l'émergence d'auteurs nouveaux. Pas de spectacle dispendieux mais des formes légères: lectures, mises en espace, cabaret. Et un travail profond autour des écrivains. Des Français, des francophones, mais aussi des étrangers venus d'horizons divers, parfois très lointains et que La Mousson se proposait de nous faire découvrir.

La Mousson fut immédiatement pensée en harmonie avec les ressources patrimoniales, intellectuelles, éducatives de la région (aujourd'hui Alsace-Champagne-Ardenne-Lorraine). Son nom vient de la ville qui l'a vue naître, Pont-à-Mousson, en Meurthe-et-Moselle. C'est exactement dans le cadre splendide de l'abbaye des Prémontrés qu'est installée, depuis sa première édition, La Mousson d'été. Auteurs, traducteurs, metteurs en scène, comédiens, techniciens s'y retrouvent dans une atmosphère particulièrement fertile. Le public a répondu présent immédiatement et c'est merveille de l'avoir vu grandir, mûrir, s'élargir. D'entrée, de nombreux rendez-vous furent pensés pour ceux dont le théâtre n'était pas forcément un terrain de connaissance. Université d'été, stages, rencontres, en vingt-deux étés, des propositions innombrables ont été faites. Et l'on a découvert de nombreux auteurs, qui, plus tard, ont été joués dans de grands circuits.

Michel Didym, directeur du Centre dramatique national de Nancy et fondateur de La Mousson d'été. ERIC DIDYM

Michel Didym, qui dirige aussi le Centre dramatique national de Nancy, la Manufacture, et a notamment mis en scène Richard Bohringer et sa fille Romane dans *J'avais un beau ballon rouge* d'Angela Dematté, est très heureux de cette édition estivale. *« S'il y a un thème, ce pourrait être celui de l'irruption des "gens", des citoyens, dans le champ de l'action collective, politique, sociétale. C'est un large thème! Et il ne s'agit pas de composer des essais, de se conduire en sociologues. Mais d'être au cœur du théâtre, d'écrire, de créer, de jouer, de partager. »*

Triomphe chinois

En ouverture, mardi 23 août, une pièce du Grec Dimitris Dimitriadis, une légende de la scène, traduit dans le monde entier et très aimé en France. Une douzaine d'interprètes, de la musique et un enregistrement en public pour France Culture, qui a ses habitudes au bord de la Moselle. Michel Didym, lui, dirige notamment une pièce de la Britannique Zinnie Harris, traduite par Blandine Pélissier, *Comment retenir sa respiration*.

Le patron de La Mousson est très occupé: il était en Chine, à Shanghaï et Pékin pour son *Malade imaginaire* de Molière avec André Marcon et Agnès Sourdillon. Un triomphe. Il repart pour monter en chinois, avec des Chinois, une pièce de Lu Xun, *La Véritable Histoire de Ah Q.* d'après l'une des plus célèbres nouvelles de cet écrivain très admiré. *« Un de ces défis qui font avancer »*, conclut le voyageur. ■

La Mousson d'été, abbaye des Prémontrés, Pont-à-Mousson (54), du 23 au 29 août. Tél. : 03 83 81 20 22. www.meec.org

Le Républicain Lorrain
FRANCE JOURNAL

30 août 2016

CULTURE

festival à pont-à-mousson

Voici venu le temps de La Mousson

La Mousson d'été, traditionnel rendez-vous international de théâtre contemporain, prend ses quartiers à Pont-à-Mousson aujourd'hui et jusqu'au 29 août. Fil conducteur cette année, le rapport entre le politique et les gens.

Comme si la météo de cette année n'avait pas été assez pourrie comme ça, voilà que Michel Didym, fondateur et directeur artistique du festival de théâtre contemporain La Mousson d'été joue les mauvais augures en nous promettant « cumulus, orages, grêle et même de forts coups de vent annonçant des tempêtes. » Un temps de mousson en quelque sorte, en plein été, à partir d'aujourd'hui à Pont-à-Mousson.

Mais le metteur en scène nous annonce aussi « quelques éclaircies, un soleil ardent, et des paroles brûlantes » propres à « déglacer les certitudes et réchauffer les consciences. » On l'aura compris, l'inventeur du festival ne nous promet que des pluies de mots. Des paroles, certes traduites en français, mais venues du monde entier. La Mousson d'été jouit d'une telle réputation que le comité de lecture n'a que l'embarras du choix. « Nous avons reçu plus de trois cents textes, que nous avons analysés, explique Michel Didym. Une cinquantaine émerge, et petit à petit, on définit une thématique. »

Michel Didym a pris ses quartiers d'été à l'abbaye des Prémontrés. C'est le temps de la Mousson. Photo ER

Au centre-ville

Cette année, le rapport entre le politique et les « gens », le peuple, sous-tend l'action de plusieurs textes qui seront lus durant le festival. « Les gens, soudain, sembleraient être au cœur du politique », écrit Michel Didym dans son édito. « Et le politique serait prêt à tout, promesses inconsidérées, propos abjects, dénonciations, exclusions qui rassemblent, pour plaire aux gens, être populaire. Les auteurs sud-américains et occidentaux vont entrer en dialogue et en résonance sur ce sujet. »

Le thème de la religion sera aussi présent dans la pièce d'Aiat Fayez, *De plus belles terres*. L'auteure anglaise Zinnie Harris, avec *Comment retenir sa respiration*, présentera une Europe en pleine guerre civile, et des Européens qui partent chercher refuge en Afrique. Mais les Africains sont très pointilleux sur les visas... Pour un des deux spectacles qui se joueront dans les salles de la ville, Michel Didym recommande aussi *Moi Corinne Dadat*, femme de ménage employée en CDI dont le corps est l'instrument de travail : « C'est une pièce très comique, mais à la fois très politique », juge le directeur artistique.

Enfin, La Mousson d'été battra le pavé du centre-ville avec le spectacle de rue Happy Manif, vendredi soir et samedi matin. Les Mussipontains pourront même se muer en acteurs car l'organisation recherche des volontaires pour l'occasion. Avis aux amateurs, le temps est venu de La Mousson d'été. Et aucune crainte pour la météo ! Le Lorrain « n'est pas en sucre », comme le déclare Michel Didym, et si l'antique cadre de l'abbaye des Prémontrés devait fondre, ce ne serait que de plaisir.

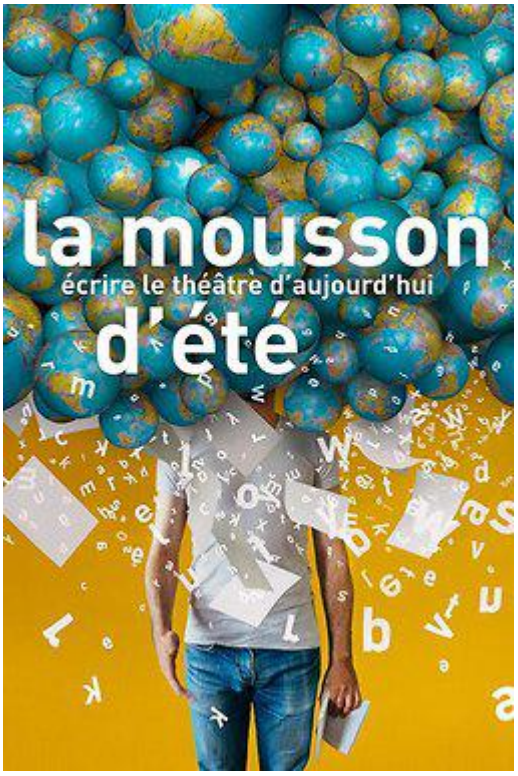
Patrice BERTONCINI.

**La Mousson d'été,
à Pont-à-Mousson,
à partir d'aujourd'hui
et jusqu'au lundi 29 août.
Infos et programme
sur www.meec.org.
Tél. 03 83 81 20 22**

Le Monde.fr

DES OMBRES AU SOLEIL A LA MOUSSON D'ETE – ECRIRE LE THEATRE D'AUJOURD'HUI DU 23 AU 29 AOUT 2016 à l'ABBAYE DES PREMONTRES à PONT A MOUSSON

Publié le 26 août 2016 par theatreauvent



« Les statistiques sont formelles, il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde » nous déclare tout de go un candidat à la nationalité française que Michel DIDYM a eu la bonne idée, via la plume fuselée de Nathalie FILLION, d'inviter à l'inauguration du festival de la Mousson d'été à Pont à Mousson aux bords de la Moselle à l'Abbaye des Prémontrés.

La France victime de son succès, du retentissement international de sa devise « Liberté, égalité, fraternité », une certaine France des droits de l'homme qui à travers les discours de quelques figures politiques ne craint pas de désigner l'étranger comme un fauteur de troubles, qui a oublié que son prestige tient à cette aura de terre d'accueil qui lui a permis d'ouvrir son capital culturel à des millions d'étrangers anonymes ou plus connus tels qu'Apollinaire, Picasso, Chagall, Brel, Yves Montand, Lino Ventura etc … lesquels l'ont incontestablement enrichie.

Au festival Pont à Mousson, il est clair que ce sont les organisateurs, Michel DIDYM, Véronique BELLEGARDE, Laurent VACHER et les intervenants de l'Université d'été qui sont demandeurs de talents venus des quatre coins du monde. Des auteurs européens mais aussi d'U.S.A, du Mexique , de Cuba, du Brésil, d'Argentine ont été conviés cette année à exposer leurs travaux, leurs recherches, souvent pour la première fois dans ce contexte international face à un public très désireux de s'ouvrir au monde de façon sensitive, quasi charnelle grâce à la présence des nombreux comédiens très investis qui assurent tous plusieurs lectures .

La vérité c'est que le public est invité à toujours déborder de ses propres frontières. A la Mousson d'été, les comédiens, les auteurs deviennent les spectateurs de leurs collègues, les curieux, les amateurs, les étudiants peuvent se retrouver côte à côte avec le même désir de découvertes, d'étincelles qui puissent nourrir leur passion commune de théâtre.

Tous les textes qui font l'objet de lectures et mises en espace sont proposés en avant-première. Un véritable accouchement en quelque sorte et c'est une émotion partagée entre tous les témoins et participants, public et comédiens, metteurs en scène confondus.

L'écriture c'est chemin qu'il faut creuser qu'il faut bâtir. Sans route comment accéder à tel « château fort », à tel paysage inouï. Les écrivains ce sont ceux qui balisent le terrain, les canaux de l'imagination, qui soulèvent les bassins, les miroirs capteurs d'ambiances, réceptacles d'émotions qui survivent à l'événement.

Peut-être même que la notion d'écriture pourrait s'opposer à celle de destin de façon paradoxale. Oui parce que lorsque l'on se réfère à l'écrit c'est pour désigner quelque chose de statué, de figé. Or l'écrit n'est fonction que de mouvement. De la même façon que nous ne sentons pas la terre tourner chaque jour sous nos pieds et donc bouger, de la même façon un texte fait partie, en tant que sillon, en tant qu'état, du champ commun de cette terre occulte, insatiable, qui a vocation à frémir, à se verser dans la tête d'un tel pour, restons prosaïques, juste la circulation des idées.

Vertige que tout cela, babiole de l'intellect. C'est que nous avons toujours besoin de passerelles. L'immortalité serait-elle un facteur de ralentissement du bouillonnement des idées ? L'immortalité des mythes par exemple, celle des Atrides qu'il a fallu faire taire une fois pour toutes puisqu'ils ne cessaient de s'entretuer. Dans la pièce « Dévastation » de Dimitris DIMITRIADIS, ce que veulent occire véritablement tous les protagonistes c'est la notion de destin, de fatalité. Ils veulent tous en découdre avec leurs rôles, changer de peau mais ce qu'ils découvrent c'est que leur destin n'est pas seulement individuel, il est collectif.

Un comédien, Modeste NZAPASSARA me disait récemment qu'un écrivain écrivait avec son corps. Nous pouvons comprendre que l'acte d'écriture obéit à des pulsions elles-mêmes sous l'emprise de l'inconscient et ce qui sera manifeste dès lors qu'une création sera exposée c'est cette béance toujours entre l'émission et la réception.

La programmation de cette Mousson d'été met en avant des psychodrames intimes et collectifs. L'ombre du moi je contrariée a tendance à s'arcquebouter, à se révolter contre le factum d'une société qui l'aveugle et l'atterre au sens primitif du terme.

Que peut bien valoir le cri désespéré d'un général qui a pour mission de consigner le nombre des morts des migrants échoués en pleine mer. Un homme bouffé par les poissons noyé dans la masse et les nombres sur paperasses illisibles. Il a beau jeu de dénoncer l'indifférence générale, une goutte d'eau que ce cri dans l'océan des noyés ! Ne croyez-vous pas qu'un individu puisse avoir le sens du collectif . En écho à son cri, celui de son alter ego, un noyé anonyme, semble nous dire l'auteur de *Bruits d'eaux* Marco MARTINELLI.

Alimenteurs de parades, de stratégies dérisoires, naïvetés ou tout simplement d'explosions d'humeurs, de tripes retournées, les auteurs de cette Mousson d'été tels Yannis MAVRITSAKIS, auteur de *l'Invocation de l'enchantement*, n'ont pas la langue de bois, même s'ils font parfois figure de bateaux ivres aux planches vermoulues, usées, exsangues.

Au royaume des ombres, nous voilà bien tous égaux. Qui distinguerait l'ombre d'un général honteux de celles des soldates américaines témoignant de viols et harcèlements sexuels de la part de leurs collègues masculins dans la pièce d'Hélène BENEDICT (USA) *The lonely soldier monologues*, ou de celles des Atrides ?

«Nous sommes des femmes de l'ombre » c'est ainsi qu' a accueilli ma demande de dédicace à son livre Corinne Dadat. Étrange et substantielle, cette projection de sa vie de femme de ménage sur scène en parallèle avec celui d'une danseuse dans le spectacle *Ballet, balais, moi Corinne Dadat*.

C'est Mohamed EL KATHIB qui a interpellé le premier Corinne DADAT parce qu'elle ne répondait pas à son Bonjour. Elle s'est excusée en lui confiant qu'elle avait renoncé à dire bonjour car depuis des années, personne ne lui répondait.

Tordre le cou à la réalité à coup de serpillière, croyez-vous que cela soit possible ? Ce qui est magique dans la rencontre entre Mohamed le théâtreux, Corinne et la danseuse contorsionniste, la très fine et talentueuse Élodie GUEZOU, c'est qu'ils ont réussi à faire exulter cette pitoyable réalité. Balais et ballet ont évoqué leur choc frontal à travers leur quotidien qui s'est enchanté. Tandis que Corinne mimait les pas de danse de petits de rats de l'opéra, Élodie, la jeune danseuse balayait le sol avec sa chevelure passionnément …

Un grand ouf de soulagement s'en est suivi pour une bonne partie du public, élèves de science-po compris. « C'est juré, auront pensé certains, nous n'aurons plus honte d'inscrire sur notre curriculum vitae : femme de ménage et nous ne cacherons plus sous nos genoux nos lectures des Atrides d'Eschyle ou d'un autre fabulateur étranger ». Qu'un chasseur de têtes vous balance « Vous n'avez pas le profil » n'hésitez pas à l'inviter à la Mousson d'été pour ouïr et pour de vrai ce que s'y pense !

Paris, le 26 Août 2016 Évelyne Trân

Le Monde.fr

Dans le cadre de la MOUSSON D'ETE – LE GRAND ENTRETIEN de Gilles Ostrowsky, Guillaume Durieux lecture dirigée par Gilles Ostrowsky, Guillaume Durieux, le mardi 23 Août 2016 –
Publié le 27 août 2016 par theatreauvent
Avec : Guillaume Durieux, Gilles Ostrowsky

Plutôt jubilatoire ce grand entretien servi par deux comédiens facétieux et désopilants, Guillaume DURIEUX et Gilles OSTROWSKY. Quelques jours après l'avant première, j'ai le souvenir de quelque chose de très frais et pétillant qui allume doucement et gaiement la cervelle.

Chez eux les envolées philosophiques ont le bonheur de trébucher. Chacun a son hameçon qui joue à repêcher la pensée de son compère en train de se noyer dans les lagunes abyssales de l'impensable.

Ils jettent les mots dans la mare aux canards mais les éclaboussements sont joyeux. Spécialistes des évidences tautologiques « On n'a jamais vu une personne qui n'existait pas mourir » ils viennent de créer une danse fort sulfureuse le « TO BE BE ».

Gageons que ces trublions sauront servir de rince l'œil et rince pensée tout court aux amateurs d'humour élastique. A les entendre, surgit pour le plaisir dans un beau nuage, la silhouette de Raymond Devos cracheur de feu, cracheur de mots. A coup sûr, il aurait applaudi ces deux jongleurs qui devisent de tout et de rien avec délectation !

Paris, le 27 Août 2016 Evelyne Trân

MEDIAPART

- Festival la Mousson d'été 2016, politic or not politic ?
- 31 août 2016
- Par Dashiell Donello
- Blog : LES DITS DU THÉÂTRE Dashiell Donello

Pour la 22ème édition de la mousson d'été Michel Didym, son créateur, nous prédit dans son éditorial : « Les auteurs sud-américains et occidentaux vont entrer en dialogue et en résonance sur le sujet : "les gens en politique", à l'ancienne Abbaye des Prémontrés et vont, par leurs textes et leurs prises de paroles, électriser la torpeur estivale ».

Pour paraphraser l'éternel **Shakespeare** posons-nous la question : politic or not politic ?

Quand nous voyageons vers les résidences d'auteurs, les concours et autres commandes théâtrales, il nous semble entendre aujourd'hui : « surtout de l'actualité ! Avec le poivre d'une langue moderne, et le sel de la jeunesse ! ». Soit. Mais les institutions culturelles savent-elles qu'elles entravent les auteurs avec ces contraintes façon « atelier d'écriture » ? Pour lors, il ne faut pas s'étonner de voir, sur nos scènes contemporaines, du théâtre journalistique ; où poésie et transcendance se réduisent à peau de chagrin.

Hélas ! « la laisse » des subventions chère à Hugo, est toujours au cou des animateurs de la culture, Michel Didym peut en témoigner. Leur travail se doit (pour un cahier des charges politiquement correct), d'être riche en ingrédients de l'air du temps et surtout, dans cette cuisine peu digeste, plaire à untel ou Untel décideur. Il faut savoir que la commande est une arme à double tranchant qui peut parfois faire émerger des surprises, mais bien plus souvent des absurdités sans résonance, et qui n'électrise que l'ennui. Si l'historicité politique est mise de côté sous prétexte de ne pas être « branchée », c'est à coup sûr la politique des réseaux et des clans qui continueront leur hégémonie au bal des chaises musicales, où chaque année les mêmes « danseurs » proposeront des chorégraphies réchauffées dans la poêle contemporaine.

« Il faut être absolument moderne » disait Rimbaud. Une modernité où le prosaïque serait au service de la poésie et non le contraire, afin que l'opportunité culturelle, au théâtre, n'empêche pas la politique du sens. Car le théâtre depuis sa création a été, est, et restera politique. Être contemporain dans le spectacle vivant, n'est-ce pas in fine penser le sens moderne de l'art, tout au long d'une existence ?

Alors, politic or not politic ?

La genèse d'une pièce de théâtre

Après ce constat en guise de préambule, voici les pièces que nous avons vues à cette Mousson d'été 2016.

Nous aimons et défendons mordicus ce festival essentiel pour les auteurs, mais nous ne pouvons nous mentir. Le millésime 2016 nous a un peu déçus et les vents salvateurs, de cette mousson d'été caniculaire, ont été rares.

Lecture *Anatomie de la gastrite*

de Itzel Lara (Mexique)

texte français de David Ferré, dirigée par Marcial Di Fonzo Bo, avec Cécile Bournay, Marcial Di Fonzo Bo, Philippe Fretun et Camille Garcia

Quand l'auteure mexicaine **Itzel Lara** écrit pour un concours de théâtre « Anatomie de la Gastrite », la genèse de son texte vient de sa colère : « Une colère envers la vie et envers ma mère (qui voulait mourir) (…) J'ai tellement somatisé que j'ai fait des gastrites à répétition », dit-elle.

« Anatomie de la Gastrite » raconte l'histoire d'une jeune femme devenue adulte, d'un père moribond, d'une vache qui fut son amie, d'un chat, et d'un végétarien qui mange des oignons. Cela donne un récit sans queue, ni pis, tant les métaphores sont cousues de fils blancs. Nous ne retiendrons de cette pièce, sans grande anatomie, que la mise en forme intelligente de **Marcial Di Fonzo Bo**, ainsi que le jeu des comédiens.

Lecture *De plus belles terres*

D'Aiat Fayez (France), dirigée par Laurent Vacher, avec Quentin Baillot, Philippe Fretun, Céline Milliat-Baumgartner, Johanna Nizard et Frédéric Sonntag

Un autre chemin, une autre vicissitude d'écriture avec « De plus belles terres » d'**Aiat Fayez**.

Dans le journal ***Temporairement contemporain*** de la Mousson d'été Aiat Fayez, dans des « confessions » faites à Charlotte Lagrange, nous dit : « j'écris parce que j'ai un problème avec la vie. Je ne suis pas sûr qu'elle vaille la peine d'être vécue. S'il fallait choisir de vivre ou non avant de naître, j'aurais décliné l'offre à coup sûr. (…) je ne peux pas écrire sur autre chose que ma thématique, à savoir l'étranger, l'homme étranger, avec ses sous-thèmes : l'exil, l'asile, la langue maternelle, le pays natal, le regard de l'autre, et ses ramifications tortueuses ». Sa pièce « De plus belles terres » parle effectivement des sous-thèmes qui sortent de sa thématique d'écriture. Fatima vit avec son mari et son fils Enzo dans la bicoque retapée d'un petit village de France, orné de sept collines. Dans le verger, il y a des fruits à foison. Il faudrait trouver une solution pour qu'ils ne pourrissent pas.

Arrive le père du copain d'Enzo, musulman pratiquant et gérant d'une épicerie. Il a une réponse au problème. L'épicier et le mari de Fatima se mettent d'accord pour la location d'une partie du verger et la vente des fruits, avec un pourcentage sur les recettes à venir. Ce contrat, importun aux yeux de Fatima, va dévoiler les raisons qui l'ont fait fuir de son pays d'origine, où les traditions sont trop lourdes à assumer pour ses convictions athées. Hélas ! Elle revit en France ce qu'elle ne pouvait plus supporter dans sa patrie.

Ce texte qui aurait pu être un Tartuffe moderne version musulmane, s'enlise dans le verbiage loin d'une situation qui, peu à peu, de prometteuse va s'amenuisant jusqu'à disparaître comme Fatima au terme de l'histoire.

Une fois encore, les comédiens ont comblé les faiblesses d'une pièce dont le potentiel n'a pas été au bout de ses ressources. Dommage.

Lecture *Comment retenir sa respiration*

de Zinnie Harris (Royaume-Uni)

texte français de Blandine Pélissier, dirigée par Michel Didym avec Quentin Baillot, Anne Benoit, Ariane Von Berendt, Marie Desgranges, Guillaume Durieux, Grégoire Lagrange, Céline Milliat-Baumgartner et Frédéric Sonntag, musique Philippe Thibault

« Comment retenir sa respiration » de **Zinnie Harris**, est une fiction qui met en scène un démon et une chercheuse berlinoise.

Après avoir passé une chaude nuit d'amour avec Jarron, rencontré dans un bar, Dana se voit confrontée à la théorie relation clients-entreprise dans le monde du travail, en ligne directe avec sa recherche quotidienne, dont l'objectif est la dynamique du client.

Au sortir de cette nuit d'amour Dana est humilié par la méprise (volontaire ?) de Jarron qui la prise pour une prostituée et exige de la payer pour ce service charnel. Cette non-transaction va confronter les antagonistes dans une société imaginaire, dont l'enjeu est un pacte faustien.

Est-ce une constance dans cette 22ème édition de la Mousson ? Nous pourrions dire, comme la pièce précédente, que la dramaturgie de ce texte ne tient pas la distance. La force de la première scène met sous l'éteignoir les suivantes tant les transactions des diables (Jarron, le bibliothécaire, le contrôleur du train) sont réitérés sans un traitement de fond. Ce qui banalise ce qui aurait dû être de l'ordre du fantastique. Souvenons-nous des frères Karamazov et du diable de Dostoïevski : « si dieu n'existe pas alors tout est permis ». Vendre son âme au diable de manière a-moral dans l'écriture, c'est peut-être ce qui nous a manqué dans cette « respiration » trop retenue, malgré la bonne mise en espace de Michel Didym.

Lecture *Et le ciel est par terre*

de Guillaume Poix (France), dirigée par l'auteur avec Anne Benoit, Ariane Von Berendt, Cécile Bournay et Grégoire Lagrange

Pour achever nos dires subjectifs, nous terminerons sur notre coup de coeur, « ***Et le ciel est par terre*** » de **Guillaume Poix**. Oui ! Celui qui ne nous avait pas convaincu avec « **Waste** » dans une langue totalement inventée, mise en lecture par lui-même, l'année dernière. Comme quoi rien n'est définitif dans le domaine de l'écriture théâtrale. Cette fois c'est l'image de la mère de famille qui se lâche après la mort de son mari. Elle parle vrai, enfin débite « son vrai », ses croyances. Nous pourrions même dire qu'elle les impose à ses trois enfants qui subissent ou se révoltent, selon son discours quelque peu perturbé. Cette famille vit dans un quartier en ruine ou presque. Tout va disparaitre comme disparaissent les êtres chers. Il faut contester l'autre pour lui donner de l'existence et mieux l'aimer. Alors reste la vie dans la reconstruction du vivre ensemble. Le jeu exceptionnel d'**Anne Benoit** donne toute l'humanité possible de la puissance tragique-comique de ce texte sans fioritures.

La 22ème édition de la Mousson d'été a pris fin. Vive la 23ème édition du Festival de la Mousson d'été à venir !

Festival de la Mousson d'été
Abbaye des Prémontrés
9 Rue Saint-Martin
54700 Pont-à-Mousson
France
www.meec.org

LA MOUSSON D'ÉTÉ 2016
Université d'été européenne
Rencontres théâtrales internationales
Écrire le théâtre aujourd'hui
Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
Du 23 au 29 août 2016

Depuis 22 ans le rendez-vous estival consacré aux écritures contemporaines se déroule dans le cadre majestueux de l'ancienne Abbaye des Prémontrés de Pont-à-Mousson. Un festival créé par Michel Didym qui continue à en être le directeur artistique et le moteur.

Durant cette semaine où des dizaines de textes d'auteurs sud-américains et européens ont été lus, mis en espaces ou mis en scènes, tous les recoins de l'Abbaye fourmillent d'une activité fébrile. Amphithéâtre, parc, cellier, abbatiale, salles de réunions et jardins en bord de Moselle sont habités du matin au soir par des groupes de travail, des troupes en train de répéter les performances à venir ou les spectateurs en transit d'un lieu à l'autre.

Ce sont des jours intenses. L'université d'été commençant à 9h30 du matin et les derniers événements finissent en général vers minuit. Entre deux se succèdent chaque jour différentes lectures entrecoupées de rendez-vous avec les auteurs ou les interprètes, des passages au café littéraire et des conférences ou des tables rondes interrogeant le théâtre actuel dans sa forme et dans son fond.

L'un des principaux challenge de ce festival est la découverte de textes nouveaux, la plupart inédits en France, parfois inédits tout court, dans le but à la fois d'entendre et de prendre conscience des préoccupations des auteurs vivants mais aussi pour donner l'opportunité à ces textes de voir le jour et d'être adopté par un metteur en scène ou un directeur de théâtre pour une production future.

Des lectures et des mises en espaces qui sont presque un premier pas vers le jeu et la mise en scène finale : les metteurs en scènes invités à diriger ces lectures ne se contentent pas d'un travail superficiel, au pupitre, sans imaginaire. Ils font ici vrai travail de qualité que ce soit dans la direction de l'interprétation des comédiens et des comédiennes – qui font tous et toutes preuve d'une rigueur et d'une implication exceptionnelle – ou du travail de mise en forme – avec souvent la présence d'un musicien ou de musique, un choix cohérent de costumes, des lumières élaborées etc.

Cette année, l'accent a été mis sur un dialogue transatlantique entre l'Europe et l'Amérique du Sud. Des textes plein d'écho du malaise politique ambiant, du malaise humain généralisé également.

« Anesthésie » de la jeune auteure cubaine Agnieska Hernández Díaz narre l'histoire de la mort à moitié involontaire d'une jeune fille de bonne famille dans le monde interlope d'un bordel – l'annonce d'un désarroi de la jeunesse face à un monde aux seules valeurs mercantiles.

« Et le ciel est par terre » du français Guillaume Poix scrute les déchirements familiaux d'une famille défavorisées de banlieue dans un quartier en train d'être rasé : une manière de s'entredévorer naufragés d'une société sans âme.

« Notre classe » du polonais Tadeusz Slobodzianek revient sur les premiers pogroms commis contre les juifs de Pologne. Un texte fort, interprété pour une représentation unique par une troupe de comédiens amateurs totalement convaincants grâce à un travail impressionnant et à une direction excellente de Éric Lehembre et une direction musicale magnifique de Pierre-Emmanuel Kuntz. La pièce suit la vie d'une dizaine de personnages – juifs et chrétiens – depuis l'école jusqu'à leurs fins. Une manière bouleversante d'étudier la naissance et la dévoration de la haine quand la grande histoire (invasion russe-invasion nazie) transperce les amitiés entre les peuples pour en faire des massacres. Une très belle pièce chorale.

« Philipp Seymour Hoffman, par exemple » de l'argentin Rafael Spregelburd raconte une sorte de conte moderne où s'instaure la perte d'identité, les univers virtuels et les volontaires créations de faux et d'illusions à travers le spectre déformant des séries télés.

Michel Didym présente aussi un work-in-progress, monologue imaginaire d'Yves Saint Laurent écrit dans un style d'épure poétique par Frédéric Vossier. *« Jeune homme sous la lampe »* est un texte très écrit, léché, littéraire lu avec la maitrise technique qu'on lui connaît par Stanislas Nordey. Une voix presque désincarnée, à la rythmique respiratoire régulière, qui raconte comme de l'intérieur la lente autodestruction du couturier.

À ces rendez-vous quotidiens s'ajoute des spectacles originaux comme cette « Happy manif » qui se déroule dans les rues de Pont-à-Mousson : une sorte de Pérégrination / Chorégraphie / Improvisation à laquelle le concepteur David Rolland invite les spectateurs devenus, grâce au port de casques audios dans lesquels sont diffusés musiques et instructions, les véritables acteurs / danseurs de cette performance à la fois ludique, instructive et communicative.

Bruno Fougniès

ROSE MEXICAIN
La mousson d'été 2016
Rencontres théâtrales internationales
Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
Lecture le 26 août 2016 à 18h00

Un texte qui suit un double fil narratif :

D'un côté un conte grouillant de références érotiques et troublantes, vapeurs d'une « Alice au pays des merveilles » et d'une bonne partie de la mythologie enfantine où les objets se mettent à vivre, les animaux à parler et les hommes à devenir des ogres aux mœurs étrangement perverses.

De l'autre la fausse réalité du monde des médias, télévisions, séries pseudo romantiques, novelas et starifications de n'importe quel clampin incarnant un de ces héros pixellisés.

Deux visages du monde : l'univers des contes, l'univers des sitcoms qui vont se refermer sur l'héroïne et l'avaler comme ferait la mâchoire d'un monstre.

Au centre, l'héroïne de l'histoire : Flor, à l'âge où les rêves d'enfant se heurtent au réel.

De ces deux univers qui semblent si étrangers l'un à l'autre, une lumière commune finit par naître. Ou plutôt le contraste éblouissant entre l'excès de clarté et le sombre le plus impénétrable. C'est bien là le sens principal de cette histoire. La part obscure qui se cache au fond des êtres. Il s'agit finalement de l'assassinat, au propre comme au figuré, de l'innocence. Une innocence condamnée d'avance dans un monde intégralement corrompu, pervers et perverti où toute bienveillance est absente.

Pour mettre en action ce récit, l'auteur mexicain Luis Ayhllon trace des caractères extrêmement ciselés, des caractères forts, presque caricaturaux : une jeune fille naïve amoureuse d'un rêve, un acteur de novelas dopé au succès et à la coke, une mère sans état d'âme et sans plus aucunes illusions sur l'amour ni l'affection, une sœur sans scrupule. Même les êtres imaginaires de la forêt, renards, lapins, ours sont retords et soumis aux nécessités économiques. Une image du Mexique actuel, dit-il.

Une écriture volontairement trempée d'autodérision qui emploie le reflet inoffensif du langage populaire, quotidien. La dynamique de sa pièce tient à la fois à l'emploi de ces répliques courtes, efficaces, en termes d'actions qu'à l'entrelacement qu'il noue entre les scènes du réel et la narration du conte faite par l'héroïne elle-même. Un peu comme un montage de film mais dans un respect de la chronologie.

Véronique Bellegarde a demandé à ses comédiens d'interpréter leurs personnages dans l'excès, creusant un peu plus profondément leurs traits de caractère. Une démesure qui fait ressortir le côté épique de la pièce mais qui noie par moment l'émotion et le drame dans les rires et la fantaisie.

Bruno Fougniès

Rose mexicain

De Luis Ayhllon
Texte français de David Ferré
Lecture dirigée par Véronique Bellegarde
Musique Vassia Zagar

Avec Victoire Bélézy, Guillaume Durieux, Alain Fromager, Catherine Matisse

COMMENT RETENIR SA RESPIRATION
La mousson d'été 2016
Rencontres théâtrales internationales
Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
Lecture du vendredi 26 août 2016 à 20h45

À partir d'un fil singulier, personnel, authentique, Zinnie Harris, autrice anglo-saxonne, tisse une histoire qui met à jour la vanité de tout ce qui se présente comme ordre établi, concret. Il y a dans la construction de sa pièce une sorte de maladie contagieuse qui se développe à partir de son personnage principal Dana pour envahir le monde et y bouleverser l'ordre et les contrôles.

Dana est une femme totalement intégrée au système économique totalitaire de la mondialisation. Chercheuse berlinoise sur la recherche de clients pour les entreprises, elle rencontre un soir, l'amour. Mais l'amour ne la rencontre pas. L'homme dont elle s'éprend est le démon. Il la traite en putain, c'est-à-dire qu'il signe un contrat avec elle, une relation tarifée, qu'elle refuse. Et soudain, nous voilà dans la fable économico-sentimentale.

C'est alors que commence la course poursuite qui va leur faire traverse l'Europe et le temps. C'est ainsi que de cette fêlure initiale, toutes les perspectives de l'ordre actuelles vont être ébranlées et que l'Europe sombre soudain dans un gouffre et que les flux s'inversent et que les migrants se précipitent alors par-dessus la méditerranée dans l'autre sens.

Dans ce texte, Zinnie Harris ramasse en sa main le mythe de Faust, l'arrogance du vieux monde sur le nouveau, la crise financière de 2008, la catastrophe humaine de nos jours, l'ONU, les traversées aléatoires… elle secoue le tout et lance tous ces éléments sur le plateau comme un chaman jette ses amulettes, pour y voir un peu clair, peut-être pour y lire l'avenir.

Cela donne un cocktail vif et acide, avec des personnages nourris au romanesque, des soliloques parfois enfantins, parfois avides de tragédie. Une sorte de vaudeville politique à taille humaine. Mais la grande qualité du texte est cette tenue jusqu'au bout de cette distorsion nécessaire qu'est le point de vue le plus strict du personnage principal. Et c'est grâce à cette exigence que l'on ne doute pas une seule seconde des événements parfois invraisemblables qui surviennent.

Michel Didym a su insuffler le rythme nécessaire pour que l'on passe en un rien de temps d'un lieu d'action à l'autre, d'une temporalité à une autre : un court déplacement, un changement de lumière, une sortie ou une entrée sur le plateau suffisent. Il a su également mettre à profit une sorte de jeu ludique qui se moque du crédible (avec l'apparition récurrente du bibliothécaire).

L'ironie et le drame sont là ensemble dans cette hypothèse en forme d'épopée et d'imaginaire fiévreux et inquiet. Car il s'agit ici de brandir cet éphémère fragile qu'on appelle la vie. Sous la carapace ultra solide, sophistiquée, lisse du corps ou de l'esprit, la fragilité se révèle à chaque souffle.

De même le monde tel qu'il s'affiche dans ses certitudes est une apparition friable fait de sable, de poussière et d'éphémère. Voici la mise en garde, le temps ne se fige pas et les citadelles du pouvoir peuvent s'écrouler en emportant tout dans leurs chutes.

Bruno Fougniès

Comment retenir sa respiration

De Zinnie Harris (Royaume-Uni), Texte français de Blandine Pélissier, Lecture dirigée par Michel Didym , Musique Philippe Thibault

Avec Quentin Baillot, Anne Benoit, Ariane Von Berendt, Marie Desgranges, Guillaume Durieux, Grégoire Lagrange, Céline Milliat-Baumgartner et Frédéric Sonntag

ANATOMIE DE LA GASTRITE
La mousson d'été 2016
Rencontres théâtrales internationales
Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
Lecture du samedi 27 août 2016 à 14h00

Il n'y est question que de morts, mais ce n'est pas une tragédie. Tout renvoie au symbolisme, à l'ironie voire au fatalisme. Le texte d'Itzel Lara est forgé grâce à un imaginaire multiple avec pour base la description d'une longue, vaste et indestructible dépression.

C'est l'histoire d'une femme qui n'a pas trouvé sa place : ni dans son enfance avec un père paysan machiste, ni dans sa vie avec un homme choisi presque par absence de choix.

On ressent l'envie presque irritante de se dépouiller à la fois de ce passé défaite, de ce père / autorité à présent moribond sans réussir à être digne de pitié, de ces attachements affectifs aux animaux de son enfance et ses traumatismes, et finalement de cet homme qui à la vertu d'être sensible et le défaut d'en être trop.

C'est une lutte en en 7 tableaux pour tenter de mettre en terre et dans l'oubli, à la fois le père mourant (et malgré tout hargneux), le chat mourant (cadeau du père) et finalement l'homme larmoyant (parce qu'il est végétarien et ne cesse d'éplucher des oignons) : faire le deuil, se libérer, trouver sa place véritable.

La psychologie, mère de toutes les défaites artistiques, est présente sous chaque scène nouvelle qui n'est finalement que la répétition ou la continuité répétitive de la précédente. Mais la drôlerie des dialogues et de l'interprétation attise l'intérêt à chaque nouvel échange entre les personnages.

Des personnages définis comme des fonctions. Pas de noms. Excepté pour la vache : Monica. Il y a La Femme, Le Végétarien, Le père, Le Chat (qui ne parle pas), Le réceptionniste. On est ici dans un théâtre de la pensée et pourtant, un théâtre qui développe un humour véritable, proche de l'absurde, humour que met résolument en avant Marcial Di Fonzo Bo qui a dirigé et participe à cette lecture.

Une dramaturgie qui fonctionne en cercle concentrique autour du thème central comme pour mieux fondre sur le sujet de l'étude et le barder d'enluminures.

Mais tout le texte regorge d'un ludique, d'un humour intellectuel, d'une manière de semer des indices susceptibles de provoquer un questionnement, une vision à fois désillusionnée mais amusée de la lutte sans fin pour acquérir un bonheur que l'on suppose quelque part exister.

Bruno Fougniès

Anatomie de la gastrite
De Itzel Lara (Mexique)
Texte français de David Ferré
Lecture dirigée par Marcial Di Fonzo Bo
Avec
Victoire Bélézy, Cécile Bournay, Marcial Di Fonzo Boet, Philippe Fretun

ANESTHÉSIE
La mousson d'été 2016
Rencontres théâtrales internationales
Abbaye des Prémontrés
Pont-à-Mousson
Lecture du dimanche 28 août à 14h00

Anesthésie est un texte clamé, il contredit presque le sens de son titre. Qu'est-ce qui anesthésie ? Qu'est-ce qui est anesthésié ?
L'adresse des personnages se fait la plupart du temps directement au public. Comme une colère ou un besoin de dire, de se révolter, qu'on ne peut retenir.
Une pièce qui renvoie l'image d'un Cuba torturé par un mal-être fouailleur. Une île bouffie de pauvreté et d'amertume.
L'histoire se déroule dans un bordel. L'histoire se déroule aussi dans une famille riche, un chirurgien plastique et sa femme, chercheuse, médecin elle aussi. L'histoire se déroule à la rencontre entre la rue et la citadelle du fric avec pour victime une jeunesse vaguement égarée qui s'étripe entre elle au lieu de saisir le monde à la gorge.
Agnieska Hernández Díaz construit sa pièce sur une suite rythmée de témoignages. L'intrigue s'avance à petit pas, au fil de quelques rencontres symboliques : une mère éplorée qui reste là, sous un arbre, muette de douleur et d'incompréhension, un père culpabilisé en quête de pardon, une jeune femme – la meurtrière – n'ayant que son corps, ses organes, sa jeunesse pour seul viatique, seule richesse, seul marchandise à troquer ou vendre.
Un texte âpre qui dans sa finalité ressemble à une homélie païenne, quelque chose comme une cérémonie, un exutoire au mal, à la mort, à l'incompréhension.
La mise espace dirigée par Véronique Bellegarde fait le choix d'un certain réalisme tout en tentant de d'ajoute, grâce à la musique live et aux sons de Vassia Zaga, une distance qui sauve de la crudité de certains échanges, de certaines postures. Une direction qui permet pourtant de mettre en avant l'aspect provocateur et dérangeant que l'auteur cherche à créer en installant la presque totalité des rapports humains dans le monde du mercantilisme.
Le lieu choisi, le bordel, est en cela criant et symbolique du désarroi que la vie, notre époque, suscite.
Bruno Fougniès

Anesthésie
De Agnieska Hernández Díaz (Cuba)
Texte français de Christilla Vasserot
Lecture dirigée par Véronique Bellegarde
Musique Vassia Zaga
Avec Ariane Von Berendt, Caroline Menon-Bertheux, Céline Milliat-Baumgartner, Charlie Nelsonet Johanna Nizard

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003
RUE DU THÉÂTRE.EU

Coulisses
Wake up, conscience citoyenne !
Par Cécile STROUK

Publié le 29 août 2016

3ème édition pour Rue du Théâtre à la Mousson d'été. Arrivée en fin de festival, dans une ambiance toujours aussi bon enfant. Artistes, journalistes, étudiants, théâtrophiles se croisent au gré de rencontres fortuites, dans la queue d'attente d'un spectacle, au bar des écritures, dans un réfectoire doté d'une hauteur de plafond admirable ou sur l'herbe verdoyante d'un jardin en bord de Moselle. La sérénité qui s'en dégage est sans aucun doute liée à la majesté du lieu : l'Abbaye des Prémontrés, située à Pont à Mousson, entre Metz et Nancy.

Si ce festival d'écriture contemporaine porté par Michel Didym a toujours été politique, il revendique plus que jamais cette appartenance avec une thématique évocatrice : « les gens et le politique ». Fil rouge des lectures qui ont rythmé cette semaine caniculaire. Canicule telle que le jardin s'est transformé en scène, à l'ombre des arbres et en guise d'échappatoire à des salles non climatisées.

Un début essoufflant…

Notre festival s'est ouvert sur « *Anatomie de la gastrite* ». Un titre plein de promesses loufoques qui ne les tient pourtant pas. Itzel Lara, auteure mexicaine, y parle de vache, de chat, de végétarisme, de couple, sans le liant narratif si nécessaire à l'intelligibilité d'un texte. On se perd dans les méandres de dialogues décousus. Et ce, malgré les idées scénographiques bien senties de Marcial Di Fonzo Bo, qui signe la mise en espace.

Cet après-midi est encore davantage alourdi par une conférence sur la politique et la dramaturgie qui échoue à intéresser, faute d'entrain de la part des intervenants, abattus sans doute eux aussi par la chaleur. La pièce du soir a chassé l'ennui qui nous avait gagné. Guillaume Poix, auteur du très réussi « *Straight* » (pièce sur le viol punitif des lesbiennes en Afrique du Sud), revient avec *Et le ciel est par terre*. Création sur les névroses familiales, catalysées par la disparation d'un père, avec une mère castratrice et trois enfants à l'identité brouillée. Les comédiens clament le texte avec justesse et émotion, portés par des dialogues incisifs, souvent drôles, parfois durs. Avec une vérité qui permet l'identification.

… rattrapé par un final réussi

Le lendemain de cette mousson fut plus ravissant pour les oreilles et les méninges. Une première lecture assurée par 4 femmes et un homme sur scène. Très convaincants. Des voix posées, qui lisent, animées, le texte entre leurs mains. Texte d'une auteure cubaine, Agnieska Hernandez Diaz, à propos d'une prostitution crasse mais nécessaire dans la Havane d'aujourd'hui. Avec un homme médecin qui pense sauver le monde en refaisant les seins des femmes, et des femmes qui pensent se sauver en clamant une liberté aliénante.

Puis, une autre lecture de Rafael Spregelburd (Argentine). 1h45. Il est question de personnages qui se prennent pour Philip Seymour Hoffman dans une pulvérisation involontaire de leur personnalité, sur fond d'un tournage de film, d'une ambiance hollywoodienne retorse et de conflits familiaux. C'est dense, les scènes sont nombreuses, les personnages aussi. Et pourtant, ça se tient grâce à une mise en espace intelligemment pensée. Où chaque comédien interprète plusieurs personnages - incarnés par des pancartes en face d'eux -, assis sur une table, avec un micro, et derrière eux, un écran qui signale quelques didascalies.

2h plus tard, nous sommes plongés dans l'esprit complexe et poétique de Yves Saint Laurent, qui nous confie ses pensées les plus intimes sur les femmes, la matière, le sexe, les hommes, la famille, la mort. Inventé par Frédéric Vossier (France), le texte est lu par Stanislas Nordey, sur une ambiance sonore de Philippe Thibault. Le directeur du TNS le raconte avec beaucoup de coffre et d'allant. L'univers qu'il déploie nous porte, nous inspire et nous laisse rêveur.

Violences conjugales, violences politiques

Après un pot de clôture qui mit à l'honneur les élus locaux sans lesquels ce festival ne serait pas si généreusement accueillant, nous avons achevé notre escapade sur *Scènes de violences conjugales*. Un remake de Bergman imaginé par Gérard Watkins (Angleterre) où deux couples se rencontrent, se lisent, se violentent puis se séparent. Une triste comptine sur la déségrégation du couple, comme entité impossible, où le duo ne peut coexister sans se déchirer. 4 comédiens à l'aise dans leur style. Soumis et dominants. En dépit d'un schéma hétérocentré avec ce cliché de l'homme qui frappe la femme et de la femme qui subit malgré elle, les dialogues marchent à merveille, balancés avec rythme, sans interruption si ce n'est des silences bien placés.

Une mousson en demi-teinte donc, mais qui reste toujours aussi vivifiante pour notre conscience citoyenne. Où le fond est finalement de rappeler à quel point chaque geste, si anodin ou intime soit-il, est politique.

Cécile Strouk, envoyée spéciale à Pont-à-Mousson

<u>Festival : La Mousson d'Or (jusqu'au 29 août)</u>

le 24/08/2016 au Cellier, à l'Amphi et au Parquet du bal de l'Abbaye des Prémontrés à Pont-à-Mousson

Mise en scène de Frédéric Sonntag, Charlie Nelson et Laurent Vacher avec Guillaume Durieux, Philippe Fretun, Alain Fromager, Grégoire Lagrange, Catherine Matisse, Anne Benoît, Ariane Von Berendt, Cécile Bournay, Marie Desgranges, Camille Garcia, Caroline Menon-Bertheux et Johanna Nizard écrit par Alexandre Dal Farra, Helen Benedict et Iggy Pop

Qui peut supposer ou, du moins, imaginer qu'un ancien cloître puisse devenir un jour, un centre culturel au cœur du Grand Est, là où se déroule aussi bien des conférences que des expositions (actuellement celle des faïences de la famille Gallé – uniquement pour les amateurs ! -), des évènements thématiques que des séminaires, des colloques que des réceptions, voire des mariages et même, pour ce qui nous intéresse ici, un festival de théâtre contemporain (bien) nommé La Mousson d'Or, d'autant plus que l'abbaye des Prémontrés, monument historique du 18ème siècle situé à Pont-à-Mousson en Lorraine sur les bords de la Moselle, fait également office d'hôtel 3 étoiles avec 70 chambres ?
Loin d'être un lieu uniquement monacal où l'on pourrait se retirer pour prier quasi reclus tout en méditant sur notre (futile) existence, cet endroit original – et de plus pratique puisque il intègre en son sein quasiment tout ce qu'a besoin un tel évènement pour exister et recevoir à la fois auteurs, traducteurs et acteurs -, a été choisi par son directeur artistique, Michel Didym, qui y a installé sa manifestation, le meilleur de l'écriture théâtrale d'aujourd'hui à travers des textes venus du monde entier (cette année, autant occidentaux que sud-américains d'ailleurs !) afin que ceux-ci, pour la plupart jamais édités ni joués, interprétés par des comédien(ne)s professionnels, puissent être à un moment ou à un autre programmés dans un théâtre et, pourquoi pas, hexagonal.
L'occasion nous a été donné de voir, presque à la suite, 3 spectacles plus différents les uns que les autres, une lecture d'Abnégation du brésilien Alexandre Dal Farra, une autre de The lonely soldier monologues de l'américaine Benedict, et un récit intitulé I need more : les Stooges et autres histoires de ma vie d'Iggy Pop, lu par une femme. 3 univers

diamétralement opposés où se croisent dans l'ordre, politiques véreux aux enjeux comme aux réactions violentes, aussi « orduriers » qu'énervés, magistralement incarnés par un casting tour à tour dynamique et comique à la limite de l'excès comme « sous acide » (notamment grâce au jeu rythmé du formidable Alain Fromager !) ; plusieurs femmes soldats revenus d'Irak après quelques mois d'occupation et racontant leur parcours à travers un témoignage aussi touchant que poignant, marqué par ce que ces engagées ont vécu et surtout par ce qu'elles ont du supporter autant sur place que venant de leurs supérieurs hiérarchiques (entre agressions, harcèlements sexuels, humiliations, stress post-traumatique, dépressions, viols et affrontements dans le giron de cette haute « institution » que peut – et veut - être l'armée U.S., le tout sur fond d'images projetées sur écran, des photos on ne peut plus démonstratives à l'appui et explicatives pour certaines !) ; et rock star plus ou moins sous les traits d'un guitariste tapi dans l'ombre et grattant son instrument par moment, narré par Catherine Matisse - à la tête de Chantal Lauby et à la gouaille de Caroline Loeb - qui, pendant une heure, nous projette dans l'univers mouvementé, décalée et « prohibé », limite borderline, de l'Iguane en nous racontant son parcours autobiographique iconoclaste semé d'anecdotes aussi croustillantes que vraies (« les Stooges, un groupe de samba à une note ! »).

Et pour terminer en beauté, rien de mieux qu'une fin de soirée en musique orchestrée dans un dancing roulant, amené jusque là pour que les festivaliers, toutes catégories confondues, puissent enfin laisser libre cours à leurs envies et, pourquoi pas, à leurs désirs de s'exprimer eux aussi juste avant d'aller se coucher. Bref, un festival inventif, généreux et décontracté, qui ne ressemble à aucun autre, surtout pas dans un lieu pareil !

C.LB

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

Anesthésie : cette douleur que l'on presse

Publié le 4 septembre 2016 par TheaToile

Agnieska Hernández Díaz est une auteure cubaine qui tend à s'imposer de plus en plus. Enseignante à l'Institut Supérieur d'Art de La Havane, elle a présenté son texte Anesthésie à la Mousson d'été 2016 avec un style impertinent et corrosif qui fait état de la société cubaine actuelle en plaçant l'intrigue au cœur d'un bordel, là où les femmes ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes, dans la dépravation et l'humiliation .Tel un labyrinthe, la sortie semble s'éloigner de plus en plus au fur et à mesure d'une progression dans la dégradation.

© Emile Zeizig

A La Havane, tout a un prix et celui de la liberté est exorbitant, un peu comme partout. Et il y a une boite de conserve dans laquelle sont réunis 99 dollars. Il en manque un, un seul pour qu'une pute puisse faire tout ce que le client désire. Son corps, sa pensée, sa personnalité… nous pouvons nous demander ce qui lui appartient encore à cette professionnelle du sexe. « Le dernière larme tombée sur la Havane » sera celle qu'un cri muet comme une ultime souffrance avant la délivrance.

Ces femmes ont l'avenir devant elles mais le temps ne soulage pas toujours les douleurs. Dans le texte d'origine, datant de 2012, « el hombre que ya no cree en la igualdad social », c'est-à-dire l'homme qui ne croit plus en l'égalité sociale, raconte, incarne la souffrance. Il ira tendre la main à Ana, la femme de Pedro, prostrée sous un oranger avec une douleur semblable à l'agrume que l'on presse. Mais dans la version lue et présentée à la Mousson, Pedro « se tape des putes » comme on dit, enfin une seule pour être précis, toujours la même, Rebeca. Mais il l'humilie, la rabaisse sans arrêt et se plaint aussi de ses prestations en matière de fellations, dignes d'un amateurisme affligeant. La seule qui sache s'y prendre divinement bien pour le sucer, c'est Ana mais un drame familial a mis en péril le couple et c'est tout un monde qui semble avoir pris place entre les deux amants. Leur fille de dix-sept ans a été agressée sous un pont avec une bouteille en verre. Elle est en attente d'une greffe de rein. Alors la mère, cancérologue, est comme anesthésiée mais « la douleur est à l'intérieur », elle est là qui sommeille en elle sur le lit d'une rage qui ne cesse de grandir, de s'étendre. « Maintenant, le pire, c'est que plus rien ne me fait mal » dit-elle.

L'écriture est triviale, déplacée et traduit parfaitement la douleur de la société cubaine d'aujourd'hui. Le texte est fort, cru, pertinent et surtout percutant. « L'égalité est une dégradation » peut-on entendre, celle d'un corps, d'un esprit, d'une dignité. Dehors, c'est un monde de misère qui est peint dans un réalisme désolant. Les dialogues ou monologues

font rage et le rythme haletant permet de mettre en lumière un regard critique sur cette société qui peine à sortir d'une dictature privant tout à chacun de liberté, jusqu'à celle de disposer de son corps ou de ses émotions. Agnieska Hernández Díaz impose son style singulier et revient sur des phrases pleines de significations, ce qui déstabilise parfois le lecteur ou l'auditeur mais le bouscule dans ses réflexions et le regard qu'il porte sur Cuba aujourd'hui. Volontairement moribonde, l'œuvre invite à verser une dernière larme sur La Havane et sur la rage intérieure ou extérieure qui y règne. Cette façon de raconter la douleur est tout simplement bouleversante.

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

Rencontre avec Yánnis Mavritsákis

Publié le 27 août 2016 par TheaToile

Dans le cadre des sessions « C'est l'auteur qui décide », présentées à la Mousson d'été, nous avons pu en savoir davantage sur Yánnis Mavritsákis, un auteur grec dont le dernier texte, L'invocation de l'enchantement, a été lu juste avant. Ces courtes rencontres permettent de donner du temps à certains protagonistes de l'écriture contemporaine afin de développer d'autres axes de leur œuvre.

© SBJ

C'est déjà la cinquième fois que nous pouvons entendre un texte de Yánnis Mavritsákis à La Mousson d'été. L'auteur se dit très influencé par la tragédie grecque classique qui inclut bien évidemment des éléments de rituels. Il veille à éviter tout ce qui a attrait au quotidien dans ce qu'il a de concret, de tangible. Plus jeune, il a beaucoup jouer ce rapport à la tragédie. Il assure qu'au départ, son œuvre comportait des aspects relevant de l'inconscient mais cela se modifie au fil du temps. Concrètement, la tragédie antique se manifeste de différentes manières. Tout d'abord, il est rare qu'il y ait plus de deux personnages en même temps dans les œuvres de Yánnis Mavritsákis qui pourraient très bien n'être jouées que par trois ou quatre interprètes. Il y a également un fort désir d'échapper au banal pour accéder à ce qui nous dépasse. Un parallèle est rapidement fait avec le théâtre d'Eschylle qui est une source d'inspiration. Yánnis Mavritsákis fait germer le théâtre antique en en faisant le terreau d'un théâtre plus contemporain. C'est une véritable alliance entre le tragique ancien et le tragique contemporain. Cela constitue le noyau de son écriture.

Avant d'être auteur, Yánnis fut acteur. Il a débuté en 1986 mais en 2003, il cesse de jouer pour se consacrer petit à petit à l'écriture. Depuis, il n'a plus jamais fait l'acteur et ne pense pas rejouer un jour. Au fond, cela ne lui a jamais vraiment plu car il a beaucoup de mal à s'exhiber devant le public. Le statut d'auteur lui convient bien davantage. Lorsqu'il a débuté, en Grèce, il y a eu un intérêt certain pour la création théâtrale contemporaine, qui s'est maintenu de manière assez vive. Désormais, nous sommes dans une phase où cet intérêt s'atténue. Les jeunes auteurs reviennent vers l'adaptation d'œuvres classiques de la littérature mondiale ou se tournent vers le théâtre documentaire, les improvisations… Par conséquent, le théâtre à texte vit une période difficile en Grèce. Yánnis Mavritsákis a de la chance cependant. En 2008, il a la chance d'être lu à l'Odéon par Olivier Py tandis qu'il suivait un atelier de production à Orléans. C'était de cette époque où l'on donnait encore de l'argent pour ce type d'entreprise. Le petit coup du destin en faveur de l'auteur se poursuit : dès sa première pièce, il a été traduit. Il mesure cette chance immense à son

égard et remercie d'ailleurs son traducteur, Michel Volkovitch, qui rend cela toujours possible. En Grèce, il assure n'avoir rencontré aucune difficulté, toutes ses œuvres ayant été jouées aussitôt, et ajoute, peut-être un peu naïvement que « nous sommes pareils à Athènes ou en France » ce qui lui fait penser que la réception de ses textes n'est pas différente dans l'hexagone.

Pour lui, le cirque est le domaine spectaculaire où la magie est très présente. Il ne l'utilise pas tel quel dans ses œuvres mais vole des éléments à cet art pour les emmener et les développer dans son propre univers, tout en conservant un petit aspect sauvage. Son style est celui d'un théâtre littéraire marié à des formes populaires fortes. Cette équation se retrouve parfaitement dans la traduction très précise qui est faite de ses textes. Les éléments littéraires et populaires coexistent constamment. Récemment, il déclarait « Je n'aime pas cette vie, voilà pourquoi je ne cesse d'en inventer d'autres ». Cela s'explique par son parcours un peu fantaisiste et atypique. Enfant, lorsqu'il découvre le théâtre, il a le sentiment, l'intime conviction, que ceux qui sont sur scène sont des privilégiés dans le ses où ils peuvent vivre dans des univers parallèles. Lorsqu'à 19 ans il est reçu à l'Ecole nationale, il a l'impression que les portes de cette communauté de privilégiés vont s'ouvrir à lui mais ce ne fut qu'une immense déception. Cependant, il développe l'idée que l'écriture est une conversation avec « Dieu », avec « ça ». Il cherche à communiquer avec ce qu'il a de plus profond en lui mais aussi avec ce qu'il y a au-dessus ». Il avoue même que souvent, s'il s'endormait avec une question, il se réveillait avec une réponse. Durant son sommeil, la conversation avec « ça » continue. Il vit avec ses fantasmes qui parfois deviennent réalité. Ces questions, ce sont souvent des impasses, en particulier la transition délicate entre différentes scènes.

Dans *Décalage vers le rouge*, Yánnis Mavritsákis écrivaient sur de grands vides. A charge au spectateur de tout reconstruire. Il aurait pu continuer dans cette forme mais semble prendre actuellement une autre direction. Avec *L'invocation de l'enchantement*, il essaye de casser en lui les structures du théâtre classique. Bien sûr, d'autres l'ont fait avant lui mais pour cet auteur, c'est une nouvelle exploration de l'écriture. Ce texte a été inclut dans le projet *Mensonges* de Véronique Bellegarde. Dans cette œuvre, le temps n'existe pas. Elle a été montée dans l'ordre où cela lui est venu. Il n'a pas déplacé de scènes. Il ne savait pas ce qui allait se passer, ni l'ambiance poétique qui allait s'installer par la suite. Concernant son titre, il s'en explique à demi-mots. Pour lui, c'est un titre magique qui évoque un livre de magie existant : *Enchantement*. C'est une suite de démons dont la première scène se nomme Bélial. Dans L'invocation de l'enchantement, les personnages appellent ces démons en question.

Yánnis Mavritsákis avoue vivre d'une façon paresseuse, par provocation. Pour lui, l'homme est victime, ce qui ne l'empêche pas également d'être bourreau. L'écrivain quant à lui a le pouvoir de manipuler les personnages, à l'instar des démons. Et en cela, l'auteur grec s'est montré captivant pour ce « C'est l'auteur qui décide ».

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

Le ciel est par terre : des vies ratées

Publié le 4 septembre 2016 par TheaToile

La pièce Les Présomptions de l'auteur français Guillaume Poix avait été sélectionnée à la Mousson d'hiver 2013. Il revient cet été avec Et le ciel est par terre, une lecture qu'il dirige lui-même, au pupitre, rendant aux mots la place primordiale qu'ils occupent à la Mousson et faisant entendre, sans artifice, sa pièce où s'aimer n'est que souffrance quand on ne parvient à se le dire. Une sobriété salutaire pour un texte poignant sur des vies qui s'effritent autour des thèmes de la perte et de la reconstruction.

© Emile Zeizig

En ce mois d'août, une famille s'apprête mais le cœur n'y est vraiment pas car ce ne sont pas les vacances estivales qui arrivent. C'est aujourd'hui l'enterrement du père. Ne restent alors que la mère, son fils et ses deux filles. Mais il est bien difficile de vivre et de se construire lorsque tout est voué à ne plus être sous peu de temps, jusqu'au quartier où ceux qui subsistent demeurent. En effet, l'environnement résidentiel est en passe de démolition. Les mois et les saisons défilent et à défaut de s'aimer, continuer de lutter est la seule raison de vivre de ce foyer en perdition.

Et le ciel est par terre de Guillaume Poix est un texte centré sur une écriture du quotidien qui prend sa source dans le cercle familial. Si l'une des filles semble particulièrement discrète et mal dans sa peau (à cause de ses proportions) bien qu'elle serve de confidente imposée à la famille, le personnage de la mère est creusé à la perfection. C'est le rôle dont s'est emparée l'excellente Anne Benoit. Passant son temps à tout critiquer, jusqu'à la « décoration » de la tombe de son mari au cimetière pour laquelle personne ne lui a demandé son avis, elle entend bien régner en tyran sur sa famille. Le personnage est acerbe, abject avec un langage incisif composé de répliques corrosives. Elle ne mâche pas ses mots : « J'ai trois bouches à nourrir et trois bouches qui m'emmerdent » tandis que les fêlures du fils tentent d'émerger du chaos. Mais comment se construire lorsque tout autour de nous est voué à la démolition ? La mère tyrannique emporte néanmoins notre empathie lorsque nous comprenons les raisons d'un tel comportement. Le constat est amer, désolant puisque c'est bel et bien le manque d'amour le moteur des relations entre les membres de cette famille. Un amour tacite qui ne s'exprime que dans une lutte sans merci.

Alors les saisons passent, les mois s'égrainent, les trêves se font rares car artificielles, comme lorsque la mère propose un soir de réveillon de Noël au mois de février. Mais qu'est-ce qu'un répit dans une vie de souffrance ? Le besoin irrépressible pour une fois de lâcher prise et faire comme tout le monde se fait de plus oppressant autour du champ de ruines que constituent leurs existences. *Et le ciel est par terre* est comme un grand cri d'amour poussé

depuis le haut d'une tour. « Bientôt, on n'aura plus de vue » dit l'un des membres au moment où l'échéance de la destruction de l'immeuble d'en face devient imminente. Alors, ne restera qu'un vaste chantier, celui de toute une vie à reconstruire sur des ruines qu'il faudra consolider afin d'en faire une base solide sur laquelle ériger un avenir.

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

Moi, Corinne Dadat : quand le balai entre dans la danse

Publié le 28 août 2016 par TheaToile

De sa rencontre avec Corinne Dadat, une femme de ménage, l'auteur, acteur et metteur en scène Mohamed El Kathib en a extrait une écriture et un théâtre d'un genre nouveau, à la croisée de plusieurs domaines artistiques. Sans aucun mépris, c'est avec conviction qu'il a souhaité porter cette rencontre à la scène, qui se présente plus comme un état qu'un spectacle. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'à travers l'exploration de la classe ouvrière, son témoignage immersif interroge, bouscule, interpelle.

© SBJ

Le point de départ de ce spectacle est la rencontre entre Mohamed El Kathib et Corinne Dadat. Cette dernière faisait le ménage dans la salle de travail où Mohamed faisait un atelier théâtre à Bourges. La plupart du temps, chacun se croisait : quand les stagiaires partaient, Corinne arrivait et inversement. Il s'étonne de n'avoir jamais de retour des « bonjour » qu'il adresse à la femme de ménage et lui pose ouvertement la question : « Mais vous ne dites jamais bonjour ? ». La réponse ne se fera pas attendre : « Vous voulez que je vous dise le nombre de fois dans ma vie où j'ai dit bonjour et on ne m'a pas répondu ? ». S'en suivra un dialogue de deux ans qui est désormais restitué sur scène.

Sur le plateau, deux mondes se confrontent. Dans une fiction mêlée à une réalité crue, l'illusion théâtrale percute le quotidien de la classe populaire. *Moi, Corinne Dadat*, c'est de la danse, du théâtre, des canevas d'improvisation, des entretiens, des conversations… L'ensemble fonctionne comme une sorte de spectacle de l'intime, du quotidien, à la frontière entre le théâtre documentaire et le témoignage fictionnel teinté d'une humilité percutante. Mohamed El Kathib nous le confiait en marge de la représentation : sa propre mère était femme de ménage mais cela ne suffit évidemment pas à en faire un spectacle. Cependant, la rencontre qu'il fait en 2010 avec Corinne Dadat le pousse à traiter le réel dans une production pluridisciplinaire et à ne pas céder à la facilité d'écrire une pièce à faire jouer par une actrice professionnelle. Il conserve l'authenticité de la rencontre dans un mélange habile de fiction et de réalité en opérant une réelle transformation dont la première est celle qu'il y a sur Corinne, à petite échelle, évidemment.

Durant l'installation du public, Corinne est sur le plateau, ouvert, tandis que sur l'écran des phrases défilent afin de mieux la connaître, en chiffres. C'est ainsi que nous découvrons son capital santé qui s'élève à 12, son capital financier (moins de 737€), son capital talent (42), son capital souplesse (7), son capital lexical (8), sont capital sympathie (164), son capital capillaire (25,8) et son capital solidarité (99). Tout n'est pas vrai mais chacun est complice de la trame du spectacle, avec ses mensonges, les moments de moqueries… Sans

complaisance, le metteur en scène produit des interrogations ironiques, bouleverse nos consciences, secoue nos représentations mentales, choque aussi quelquefois. Si l'ensemble tient la route, avec de superbes moments comme le monologue très fort, touchant de la danseuse dont le propos respire à travers son corps, nous pouvons nous questionner sur la sincérité générale dont nous doutons parfois. Par instants, nous ressentons une sorte de manipulation, physique et morale, mais c'est une complicité qui prend le dessus et nous rassure au final. Corinne se présente en toute humilité, entière, tandis qu'Elodie Guézou est en constante fragilité. Cependant, Mohamed l'assure : la liberté des femmes sur scène renouvelle à chaque représentation une mise en difficulté. Et c'est cela qui fait que ça fonctionne. Néanmoins, il ne résonne pas en terme de message dans sa création : la rencontre sur laquelle il s'appuie est intégrale, avec ses aspérités, les clichés qu'il projette sur la femme de ménage et ceux qu'elle lui renvoie. Il existe une capacité à sublimer son quotidien dans le parallèle effectué dans le traitement des corps.

Corinne Dadat, 1m68, 70kg, 54 ans, 4 enfants, un physique pas facile et un patronyme sujet à des commentaires pas toujours sympathiques. Avec son franc parler, celui de la classe populaire, elle se présente devant nous en toute simplicité. Les mouvements répétés qu'elle fait pourraient être assimilés à ceux d'une danseuse dont la condition semble plus favorable. Et pourtant… La même maltraitance existe. Elodie Guézou est danseuse contorsionniste, c'est-à-dire en bas de l'échelle. Tout comme Corinne. Si nous effectuions une radiographie, les deux femmes ont quasiment le même corps. Leurs aptitudes sont croquées en parallèle. Elodie, 24 ans, 47kg… Toutes deux maîtrisent la danse de la serpillère, au sens propre comme au sens figuré et leur balai, corps ou objet, entre dans le ballet de l'existence. Leur autoportrait se croise, se percute et dresse un état des lieux d'une classe sociale dont il est bien difficile d'effacer toutes les traces tenaces.

Le spectacle vient de partir pour une représentation à Birmingham en Angleterre au lendemain de celle donnée à la Mousson d'été. Il sera programmé au Monfort à Paris en partenariat avec le Théâtre de la Ville du 18 au 26 novembre prochain puis sera présenté au Théâtre national de la Colline à partir du 22 mars. Nul doute que *Moi, Corinne Dadat* fera grand bruit en poursuivant cette volonté de déplacer des lignes et des représentations mentales que nous avons vis-à-vis d'un travail utile à la société mais déconsidéré. Tout cela sans misérabilisme ni mépris mais avec des images fortes et des mots qui résonnent encore en nous : « Corinne Dadat n'a plus de rêves, elle a un quotidien ».

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

De plus belles terres : psychose de l'étranger

Publié le 28 août 2016 par TheaToile

Aiat Fayez est un auteur né à Téhéran qui a vécu en Iran, en Allemagne et en France avant de s'installer à Vienne où il développe un sentiment d'invisibilité. Autant dire qu'il connait parfaitement la notion de l'étranger qu'il place au cœur de son texte De plus belles terres, présentant un couple mixte en proie avec le passé, la persécution réelle et ressentie ainsi que le seuil de tolérance qui émane du thème principal.

© SBJ

Fatima et Stéphane vivent dans un coin reculé de la France avec leur fils Enzo, sur la première ou la dernière, « selon là on l'on se place » des 7 collines entourant le village. Vincent est auteur et vit à Berlin. Les deux hommes sont amis depuis la fac. L'arrivée de l'écrivain va bousculer bien des choses dans ce foyer qui voit l'intrusion d'étrangers dans leur quotidien et leur intimité. Un sentiment accentué par la présence de plus en plus oppressante des voisins Mohamad, Sayda et leur fils Ahmad. C'est le personnage de Fatima qui est au cœur de l'œuvre : une femme, étrangère, artiste, vivant au fin fond de la campagne française… Il y a là un condensé d'une minorité nous rappelant que souvent, « l'étranger est celui qui est le plus proche de nous », tel un miroir. Elle incarne le flottement autour de la notion centrale tout en développant une puissance artistique incroyable.

L'écriture d'Aiat Fayez possède quelque chose de l'ordre de la gêne sans jamais toutefois sombrer dans le malaise. L'importance est donnée aux silences dans toute leur pluralité. Il y a celui du viol, celui du passé, celui du présent et du futur, celui de l'essence humaine avec ses fêlures. La femme a une place particulière dans De plus belles terres qui s'articule autour des axes de la méfiance et du manque d'ouverture au monde, de la persécution, de la peur de l'étranger et de l'inconnu. La scène où Sayda rit à une blague sur les blondes et pas à celle sur les brunes pourrait également faire l'objet d'un argumentaire sur la ligne floue et fragile d'un possible seuil de tolérance. L'auteur fait le portrait au vitriol de vies brisées avec une sensibilité différente de celle que nous retrouvons régulièrement dans les textes abordant la même thématique.

La langue maternelle a toujours été un sous-thème pour Aiat Fayez comme il nous le confiait lors de la session « C'est l'auteur qui décide » qui lui était consacrée. Il s'est toujours senti étranger en Iran comme en France et avoue avec une certaine pudeur que « deux demi chez-soi ne font pas un chez-soi ». Cette thématique intime se retrouve dans toutes ses

œuvres. C'est en allant vivre à Berlin qu'il commence à se sentir bien dans les théâtres. Il fréquente les théâtres allemands et plus particulièrement berlinois qui le pousse à écrire pour cet art. Mais c'est à Vienne qui découvre son havre de paix. Depuis janvier 2016, il est en résidence en région parisienne à l'OFPRA (Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides). De son immersion, il développe ses thèmes de prédilection tout en veillant à ne jamais utiliser les termes de « migrants », « émigrés » ou « immigrants » afin de ne pas situer son travail sur un plan politique. Il nourrit ses textes de cet enrichissement personnel avec un style assez flou qui fonctionne néanmoins. Finalement, pour lui, « vivre dans un pays que l'on ressent comme un chez-soi sans en connaître la langue » serait l'équation idéale de la création. A la lecture de *De plus belles terres*, nous avons ce sentiment qu'Aiat Fayez l'a trouvée en s'installant à Vienne.

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

Bruits d'eaux : faire les comptes des existences à la dérive

Publié le 27 août 2016 par TheaToile

Dans le cadre de la Mousson d'été 2016, les rencontres théâtrales internationales tournées vers les écritures d'aujourd'hui, c'est le texte de Marco Martinelli, qu'il nous a été donné d'entendre. La lecture, dirigée par Michel Didym, créateur et directeur artistique de l'événement, a particulièrement ému l'auteur italien.

© SBJ

Le général arrive. Il compte mais il n'est pas sûr des chiffres. « 1248. Ça sonne bien. Mais qui ça peut être ? ». Il en est ainsi pour le 2917… A condition que ce soit bien un 7. Seul sur une île, il est chargé de faire la liste des morts, migrants ou réfugiés. Mais derrière un numéro attribué sans la moindre once d'humanité, se cache la vie d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Ces disparus, ces noyés ont tous tenté la traversée de la dernière chance, celle qui aurait pu leur permettre d'atteindre l'Europe. Ne sachant rien d'eux, le général leur invente une existence comme à Youssouf, un jeune, un fanfaron, un « moi je sais tout », de Jean-Baptiste et des autres.

Pendant la lecture, presque déjà une incarnation de ce seul-en-scène, les notes de musique viennent nourrir avec délicatesse le récit. L'émotion affleure tandis que les numéros se succèdent, avec toujours une incertitude de lire correctement : 3999, 7777… Sur l'île très peu de lumière. Le noir, les chiffres hésitants, les vies brisées… Le général compte à en perdre la raison. Il n'y a que des gribouillis à lire pour espérer les mettre en ordre. Il voudrait faire ressortir des chiffres rayonnants au milieu de l'obscurité. Mais s'ensuit une série interminable de « matricules » correspondant à des cadavres non identifiés : 12345, 3462, 4445, 3989, 1290… La liste s'allonge. Tant d'inconnus donnent littéralement le vertige. Aucune différence entre une chair et une autre. Tout se déroule dans l'indifférence générale. Pourtant, derrière, la conscience des vies humaines dissimulées qui viennent s'échouer sur des petites fiches sous la forme d'un nombre, unique mais incertain.

Charlie Nelson livre une lecture plus qu'expressive. Il est totalement investi dans son personnage. La tension dramatique s'accroit, soulignée par bribes avec le son du bassiste, un masque blanc sur le visage, comme s'il voulait disparaitre du paysage. Proposée sur les bords de la Moselle, en extérieur, la lecture a bénéficié d'un bonus naturel supplémentaire : celle de l'écho du lieu qui nous renvoyait les mots les plus forts. Cela renforçait également

l'isolement du protagoniste. L'immersion fut totale avec une scène finale qui marque les esprits.

L'écriture de Marco Martinelli est réaliste, actuelle. La thématique fait écho au drame des migrants, celui qui perdure et s'accentue en Méditerranée. « Ici, ils sont morts, tous, mais quelques-uns sont plus morts que d'autres ». Le texte, d'une force incroyable, rappelle que « la vie n'est la propriété de personne, à tous elle est accordée en prêt ». Un peu d'humanité serait bienvenue. Alors ce texte est jeté un peu comme un canot sur la mer de l'horreur, celle quotidienne qui se déroule dans l'indifférence générale, à quelques kilomètres de nous. Le souffle de légèreté injecté dans un discours aux allures de manifeste. Alors, « est-il plus facile d'accueillir que de repousser ? ». Le débat est ouvert.

ThéâToile

Du théâtre au cinéma mais toujours des étoiles plein les yeux

Notre classe : victimes et bourreaux

Publié le 3 septembre 2016 par TheaToile

Lors de la Mousson d'été 2016, les lectures se suivent mais ne se ressemblent pas. Notre Classe, de l'auteur polonais Tadeusz Slobodzianek fait partie des pépites que l'on trouve au détour d'une errance. Ce spectacle, présenté par des amateurs du bassin mussipontain, s'impose comme l'un de nos coups de cœur. Ayant nécessité trois semaines de travail, le résultat est à la hauteur et a su séduit les auditeurs-spectateurs venus en nombre ce soir-là pour revivre un pan de l'Histoire avec un grand H.

© Emile Zeizig

Ils sont dix, dix camarades de classe, juifs et chrétiens, polonais. Nous suivons leur histoire, celle qui débute sur les bancs de l'école dans une amitié et une fraternité soudées jusqu'à nos jours où l'Histoire a bousculé et démoli la belle unité du groupe. A travers leur récit, c'est toute l'histoire du XXe siècle qui se déroule sous nos yeux et marque à jamais notre conscience dans un devoir de mémoire nécessaire et presque indispensable. De 1918 à 2003, nous allons les observer grandir, vieillir, s'aimer, se déchirer et mourir.

La pièce s'ouvre par la succession des dix élèves. On y apprend leur année de naissance et celle de leur mort, un peu à la manière des gravures sur les pierres tombales tandis que chacun poursuit sa présentation avec la profession du père et ce qu'ils aimeraient faire de leur vie. Des rêves de métier comme pour se forcer à avancer vers l'avenir. Des portraits scolaires et des scènes du quotien défilent en fond de scène mais déjà, le réel enjeu de la pièce apparaît : le génocide des juifs. Pour cela, c'est le pogrom antisémite de 1941 dans le village de Jedwabne qui est placé au cœur de l'intrigue, ce pillage doublé du massacre d'une partie de la population par une autre. Abraham parti pour l'Amérique, ils sont 4 juifs et 5 polonais pris dans la tourmente de ce fait historique. Très vite, ils découvriront qu'être camarades de classe ne met personne à l'abri.

Dans la mise en espace proposée par Eric Lehembre, l'espace scénique est habilement utilisé avec une grande pertinence puisque l'on retrouve Abraham en Amérique, les survivants et les morts dans des coins différents en suivant parfaitement le passage de l'un à l'autre pour chaque camarade de classe. Il y a aussi l'enfant qui égraine les leçons comme un professeur d'histoire qui guiderait ses élèves dans les dédales des souvenirs du passé. Il est un peu chacun de ces jeunes gens et fait bénéficier au spectacle d'une présence lumineuse et bienveillante. Des chants ponctuent le spectacle grâce à la musique de Pierre-Emmanuel Kuntz. Bien sûr, sur le plateau, ce sont des amateurs, encore un peu gauches et ne sachant quoi faire de leur enveloppe corporelle mais la spontanéité et le naturel que chacun dégage dans son personnage rend l'ensemble particulièrement réussi. Soulignons

en particulier le jeu de Sarah Pagnon qui incarne Dora (1920-1941) et celui de Marie Bray qui sera Rachel puis Marianna (1920-2002) lorsqu'elle se fera baptiser pour son mariage à l'église avec Vladek.

Tadeusz Slobodzianek livre une pièce émotionnellement très forte dans laquelle transparait une extrême pudeur. « On ne peut pas enterrer la vérité » et le texte se pose comme un vestige d'un passé peu glorieux. Comme le dit si bien le personnage d'Abraham, « ce n'est plus une rivière mais un torrent de larmes qui coule sur mes joues ». L'émotion nous étreint pour ne plus nous lâcher, comme ces cartons que les protagonistes déplacent et utilisent tel le symbole de l'encombrement des souvenirs et du passé. « Notre vie aura été bien étrange » finissent-ils par concéder mais cette traversée du XXe siècle laissera des marques indélébiles dans nos mémoires. Demain, le soleil se lèvera de nouveau à l'Est, il faudra aller de l'avant et ne plus avoir peur. En attendant, *Notre classe* est un texte poignant à lire et relire pour ne jamais oublier.

Le site de la Critique Théâtrale

[Festival de la Mousson d'été 2016], « Anesthésie » de Agnieska Hernandez Diaz, texte français de Christilla Vasserot, lecture dirigée par Véronique Bellegarde

29 Aug, 2016 dans Critiques

Article de Bruno Deslot

Dans la jungle de l'amour vénale

À la Havane, dans un bordel, où la trivialité des filles évoque leur quotidien de misère, l'une d'entre elle menace de se tuer avec sa boite de tomates dans laquelle elle a 99 dollars mais il lui en manque un pour quitter le bordel ! La liberté, celle du corps, de la pensée, de l'émancipation d'un cadre donné, coûte chère. Tout à un prix !

Ce bordel cubain est alternatif, on s'occupe des schizophrènes, reçoit les pauvres…sans oublier les clients qui ne souhaitent surtout pas que leur égout séminal devienne un centre social. Un habitué, baisant toujours la même pute, l'humilie, la déconsidère et lui reproche ses fellations d'amatrice. Une seule femme le suce divinement bien, sa femme, que l'on peut voir depuis la fenêtre de la chambre de la prostituée. Cette femme est assise à même le sol, adossée contre un réverbère, elle semble vivre dans la rue depuis quelques temps. Pourquoi avoir choisi la rue alors qu'elle possédait une situation professionnelle confortable ? L'a-t-elle d'ailleurs vraiment choisie ?

La prostituée aux 99 dollars a quitté le bordel depuis quelques temps et tente d'aider cette femme. Elle plaide la cause des pauvres, des opprimés exclus par une société capitaliste ayant développé un système dualiste propre aux pays émergents ayant connus des dizaines d'années de dictature. Le rythme de la pièce se fait l'écho de cette violence imposée sournoisement par un gouvernement autoritaire. Les répliques sont lancées comme des salves d'artillerie. Elles canardent des cibles que le peuple souhaiterait voir voler en éclats « pour que les gens cessent d'être des bêtes… ». Dans cette pièce la critique de la société de consommation est féroce et dénonce les déviances auxquelles sont arrimées le peuple : « bouffe, matos, baise… ». Une écriture volontairement trivial et tout à fait légitime, donne de la consistance à la proposition. Un rythme soutenu, ainsi que des paroles lâchées seules ou en chœur, permettent à l'auteur d'aliéner le spectateur, de l'enivrer, de le rendre aveuglément servile par un système de répétition, de martelage des mots qui atteignent presque la saturation.

Le texte de cette pièce, construit de manière singulière, permettra de proposer une mise en scène forte et déstabilisante avec des comédiens puissants pour mieux révéler leurs failles.

Anesthésie

D'Agnieska Hernandez Diaz
Texte français de Christilla Vasserot
Lecture dirigée par Véronique Bellegarde
Avec Ariane Von Berendt, Caroline Menon, Céline Milliat-Baumgartner, Charlie Nelson et Johanna Nizard, musique de Vassia Zagar

[Festival de la Mousson d'été 2016] « Anatomie de la gastrite » de Itzel Lara [Mexique], texte français de David Ferré, lecture dirigée par Marcial Di Fonzo Bo

29 Aug, 2016 dans Critiques

Article de Bruno Deslot

La vie des bêtes

Une vache est un animal que l'on respecte, dont on prend soin, que l'on ne déifie pas, mais dont il faut préserver la race. Un chat est un animal de compagnie, aimant et affectueux, sauf lorsqu'il est à l'agonie et que le végétarien rappelle à sa femme qu'il faut qu'elle s'en occupe sauf que la pauvre déteste ce greffier qui lui rappelle son père à l'agonie ! La vie est dure et pas que pour les animaux !

Injures, reproches, menaces…un couple se déchire à cause de leur chat dont la santé est très inquiétante. Consultation chez le vétérinaire, décaféiné et non café, un peu de lait ? Peu importe, le matou va rendre l'âme et la femme s'en réjouit pendant que le végétarien épluche des oignons en enchaînant les remontrances. La proposition est totalement surréaliste et fait parfois penser à la pièce de P.Picasso « Le désir attrapé par la queue ». Rien ne fait sens, tout part à vau-l'eau, le style est loufoque, déstabilise le spectateur en abordant des sujets de façon anarchique. Mais la dramaturgie de la pièce nous fait voyager, elle est protéiforme et investit, sans concessions, une somme considérable d'univers qui donnent à la pièce une unité insaisissable.

Le génie singulier de Marcial Di Fonzo Bo rend aux mots toutes leurs saveurs, nous évitant de pleurer à chaudes larmes en épluchant l'oignon que le végétarien tente « d'effeuiller ». Marcial Di Fonzo Bo propose une mise en place remarquable de simplicité et d'efficacité pour cette lecture afin de donner à la fable un peu de consistance. Un panneau en bois, aussi large que haut, sur lequel une vache est dessinée à la craie, se dresse au fond du plateau. Les comédiens jouent devant cette palissade qui tout au long de la lecture s'enrichit du titre des parties de la pièce qu'une comédienne écrit à la craie. Ainsi, Marcial Di Fonzo Bo rend le texte plus digeste évitant ainsi les reflux gastriques. Le monde animal est cruel, celui des Lettres encore plus, alors autant suspendre le manque de propos à une corde comme tente de faire la femme avec son père. Le discours faisant l'éloge de l'oignon file la métaphore d'une vitalité anale *in fine*. L'oignon purifie : épluchons des oignons et pleurons, mais de rire !

Anatomie de la gastrite

D'Itzel Lara (Mexique), texte français de David Ferré, lecture dirigée par Marcial Di Fonzo Bo
Avec Cécile Bournay, Marcial Di Fonzo Bo, Philippe Fretun et Camille Garcia

Le site de la Critique Théâtrale

[Festival de la Mousson d'été 2016], « Comment retenir sa respiration » de Zinnie Harris [Royaume-Uni], texte français de Blandine Pélissier, lecture dirigée par Michel Didym

29 Aug, 2016 dans Critiques

Article de Bruno Deslot

Tenir le diable par la queue !
Dana se réveille à côté d'un homme avec lequel elle a passé une nuit torride. Un moment intense de sexe partagé que Jarron, l'homme en question, entend payer. La jeune femme refuse, l'intrigue est en marche.

Dana est une chercheuse berlinoise et travaille sur la Dynamique du Client (théorie sur les relations clients-entreprise). Femme rangée et bien sous tous rapports, en apparence, elle s'offusque d'être prise pour une prostituée par un homme qui l'a pénétrée. Et pourtant, cette expérience pourrait se faire l'écho de la thématique de ses recherches, sans doute est-ce pour cela que Jarron devient rapidement un personnage récurrent au début de la pièce. La mise en abyme du désir sexuel impulsif avec une analyse commerciale du sujet donne une tonalité déviante à la proposition ; un rythme haletant dans la façon de manier le verbe crûment. La jeune femme est rapidement « objetisée » et manipulée par des directeurs de thèses lui imposant, implicitement, un « prêt-à-penser », et Dana bascule très vite dans l'uniformisation de la pensée, l'aliénation du corps, la passion rédemptrice d'une pénétration étrangère monétisée, pourvu qu'elle puisse se sortir de cette spirale infernale qui la déshumanise. Elle décide de partir pour Alexandrie avec sa sœur, prétexte pour échapper à une réalité qui lui est devenue insupportable. Mais dans le train, le contrôleur propose aux deux jeunes femmes un tarif promotionnel sur les billets moyennant une partie fine. La pénétration du corps de l'autre devient un leitmotiv tout au long de la pièce et fait des incursions toujours plus prenantes à mesure que Dana progresse dans sa quête imaginaire où elle est poursuivie par le diable. Dans son périple, la jeune femme est guidée par le bibliothécaire lui proposant des ouvrages en fonction des situations auxquelles elle est confrontée. Sa présence dans la pièce est-elle vraiment légitime ? Tout cette relation dominant/dominé que Jarron entretient avec Dana s'épuise vite. Certes, le texte est composé à la manière d'une fiction mais ne va pas jusqu'au bout de ses promesses. Dommage, car le thème abordé aurait pu ouvrir le chemin des possibles à une intrigue forte, puissante voire dévastatrice.

Comment retenir sa respiration

De Zinnie Harris (Royaume-Uni), texte français de Blandine Pélissier, lecture dirigée par Michel Didym

Avec Quentin Baillot, Anne Benoit, Ariane Von Berendt, Marie Desgranges, Guillaume Durieux, Grégoire Lagrange, Céline Milliat-Baumgartner et Frédéric Sonntag, musique Philippe Thibault

Le site de la Critique Théâtrale

29 Aug, 2016 dans Critiques

Article de Bruno Deslot

Derrière les collines
Dans un petit village de France, où tranquillité rime avec contemplation, Fatima et son mari se sont installés avec leur fils Enzo. Une maison de fortune que l'époux a reconstruite magistralement à la force du poignet, abritant une famille quelconque, en apparence.

Le couple est mixte, lui est Français, elle originaire d'Afrique et définitivement athée. Lui contemple les collines face à leur maison bordée d'un verger donnant plus de fruits qu'il n'en faut, elle, en retrait, semble préoccupée par bien autre chose. L'arrivée, purement anecdotique d'un ami de longue date de l'époux n'apporte rien de bien intéressant à l'intrigue. Il vit à Berlin, est en vacances pour quelques jours chez le couple, tente maladroitement de séduire Fatima…mais après ? Aucune mise en perspective n'est proposée au moment où sans doute, ce personnage pourrait s'immiscer dans la vie du couple afin d'incarner l'élément perturbateur de la fable. Jouer l'interface entre deux modes de vie, celui de la ville et de la campagne. Mettre en exergue le rapport qu'entretient le couple mais de manière opposée. Lui est attaché à son lopin et ses collines, elle à ses origines lointaines qu'elle n'assume pas. Mais l'ensemble de la proposition est rapidement bavard et l'auteur introduit un nouveau personnage qu'aux trois quarts de la pièce pour lui donner enfin un peu d'élan, mais ce n'est qu'une tentative avortée.

Le père du copain d'école d'Enzo tient une petite épicerie au village, est musulman et l'assume. Sa femme parle comme au bled et porte la culotte. Cela aurait pu être l'occasion pour l'auteur d'utiliser ces personnages pour pousser le sentiment d'aliénation de Fatima, croyant s'être délivrée de ses origines, à son paroxysme, mais la présence de la famille voisine ne fait que l'atténuer en négociant la répartition des terres du jeune couple pour en faire commerce. L'obsession de Fatima passe à la trappe et elle quitte la scène en guise de conclusion.

L'auteur gagnerait davantage en légitimité dramaturgique en suivant une ligne directrice autour de laquelle s'agrègent tous les éléments d'un vrai discours dramatique.

De plus belles terres

D'Aiat Fayez (France), lecture dirigée par Laurent Vacher

Avec Quentin Baillot, Pablo Flye Sainte Marie, Philippe Fretun, Pablo Gillet, Céline Milliat-Baumgartner, Johanna Nizard et Frédéric Sonntag

La gazette des festivals Théâtre, Danse, Opéra, Musique, Arts plastiques
Moi, Corinne Dadat

Valeur travail

Par Youssef Ghali

27 août 2016

Vrai documentaire ou fausse pièce de théâtre, *Moi, Corinne Dadat*, vogue sur des eaux un peu incertaines. Mais s'il s'avère un peu déroutant — et parfois même gênant — le spectacle finit par réussir son pari.

Il est des créations qui dansent sur des fils plus ténus que d'autres. *Moi, Corinne Dadat*, comme son titre le laisse imaginer, est une pièce qui tournera autour de l'intime. Celui de Corinne, 54 ans, femme de ménage, qui nettoyait la salle dans laquelle Mohamed El Khatib animait un atelier théâtre à Bourges, et dont la personnalité a tellement séduit le metteur en scène qu'il a décidé d'en faire un spectacle. Et quand on assiste au discours de Mohammed El Khatib qui inaugure le spectacle, on comprend rapidement que l'on va assister à un numéro d'équilibriste. Car en guise d'introduction, c'est notes en main, face au public, devant un espace de jeu totalement ouvert, que Mohammed El Khatib nous raconte les origines de sa création. Pendant que Mohammed parle, Corinne, elle, se tient là, et participe à un échange qui nous fera d'abord douter de la démarche — puisque Corinne, qui n'est évidemment pas actrice, se prête là à un exercice perturbant : celui de jouer sa propre authenticité, face à un acteur. Car ce théâtre, on le sait, est écrit. Et même s'il s'inscrit dans une réalité, on se demande pourquoi rajouter à cette Corinne Dadat ce niveau de mise à distance, en prenant le risque de nous faire douter de la sincérité de l'ensemble. Car on a peur, alors, d'être face à un numéro d'opportunisme, à une énième mascarade ouvriériste, légèrement démagogue, destinée à conforter une audience à la conscience politique qui ne fait guère plus que ronronner et qui irait ensuite se gargariser d'être allé applaudir le courage du petit peuple, pour mieux l'ignorer à nouveau ensuite.

Mais fort heureusement, Corinne et Mohammed sont bien plus intelligents et plus humbles que cela. Car au-delà de certaines plaisanteries qui appuient parfois inutilement le fait que Corinne est effectivement une femme du peuple — on pourrait se passer, se dit-on, d'insister sur un naturel déjà si fort — Mohammed El Khatib réussit très habilement à faire un pas de côté et à éviter l'écueil d'un message politique trop évident afin de se pencher un peu plus sur l'humain, nous permettant par là de remettre un peu plus en question nos conceptions. En opposant à Corinne Dadat une jeune danseuse qui se joue aussi elle-même (envoûtante Élodie Guézou), ce sont alors deux mondes qui se regardent, qui se parlent, qui s'écoutent, mais surtout qui s'interrogent l'un et l'autre, même si l'on sait qu'ils ne pourront jamais complètement se comprendre. Et alors, quand commencent à se répondre les gestes répétitifs de Corinne et les contorsions incessantes d'Élodie, la possibilité d'un dialogue semble se dessiner au delà des mots, et en remettant sur un même pied d'égalité la travailleuse et l'artiste, en laissant la parole de l'une faire simplement résonner celle de l'autre, il nous est rappelé que chacun d'entre nous, quel que soit son horizon, ne fait rien d'autre que lutter, en cherchant juste à s'en sortir dans une vie qui ne lui laisse pas toujours le choix.

La gazette des festivals Théâtre, Danse, Opéra, Musique, Arts plastiques

Penser à l'écriture

Par Youssef Ghali

2 septembre 2016

Cela fait désormais vingt-et-un ans que le théâtre est contemporain à Pont-à-Mousson. Et si le lieu est ancien — l'Abbaye des Prémontrés date du XVIIIe siècle — l'anachronisme, lui, reste le bienvenu.

La question est toujours la même : qu'est-ce que les écritures contemporaines, et comment se renouvellent-elles ? Comment ce qui était contemporain hier garde son actualité aujourd'hui, et comment ce qu'on écrit aujourd'hui continuera à résonner demain ? Ces problématiques, à défaut de pouvoir y répondre, La Mousson d'Été a le mérite de toujours se pencher dessus, afin d'essayer d'en dégager des lignes de réflexion, des chemins de pensée, quitte à ce que ceux-ci nous mènent parfois — et, pour être honnête, souvent — dans une impasse. C'est toute la raison d'être de ce festival, qui fête cette année sa vingt-et-unième édition, et qui s'efforce de faire rayonner autant que possible les nouvelles écritures dramatiques, qu'il s'agisse des nôtres ou de celles de l'Europe et du monde. En témoigne le programme de cette année, qui regroupait autour d'auteurs français comme Guillaume Poix ou Frédéric Vossier, des anglais (Zinie Harris, Tim Crouch), des grecs (Dimitris Dimitriadis, Yannis Mavritsakis), mais aussi des auteurs latino-américains, qui avaient cette année la part belle (les mexicains Luis Ayhllón et Itzel Lara, l'argentin Rafael Spregelburd, la cubaine Agnieska Hernández Díaz). Cette liste n'est évidemment pas exhaustive, mais témoigne de l'honnêteté intellectuelle de La Mousson d'Été, qui a compris il y a bien longtemps qu'il était inutile de vouloir parler du monde sans chercher à l'explorer un peu.

Pour ce qui est de l'événement en lui-même, cette édition fut à la hauteur des autres : une ambiance toujours conviviale, dans laquelle on alterne entre passages plutôt laborieux et beaux moments de théâtre. Parmi ces derniers, on retiendra la lecture de l'excellent *Comment retenir sa respiration*, de Zinnie Harris. La directrice du Traverse Theatre d'Edimbourg (haut-lieu du Festival Fringe) nous offre ici un regard brillant sur le déclin de l'idée européenne et prouve encore une fois qu'elle est un auteur injustement peu connu chez nous. À souligner, aussi, la très belle mise en espace de *Notre Classe*, du polonais Tadeusz Slobodzianek, interprétée par la troupe des Amateurs du Bassin Mussipontain, ici remarquablement dirigés par Eric Lehembre. De ce texte fleuve, explorant la vie d'un groupe d'amis polonais bousculé par les turpitudes du XXe siècle, le metteur en scène a réussi à tirer un spectacle d'une grande sensibilité, et en profitant de la générosité et du naturel de ses acteurs d'un jour (mais cependant d'une belle intelligence scénique), a fait en sorte que s'opère devant nous, pendant presque deux heures, un de ces moments de grâce sincère comme on n'en voit que trop peu souvent. Sans conteste l'un des temps forts de cette édition.

Mais si, dans ces deux cas, la lecture mise en espace s'est avérée réussie, force est de reconnaître que ce format, si cher à La Mousson d'Été, reste, globalement, problématique. Car chaque année, on entend dans le public la même remarque : cette forme hybride, interprétée par des acteurs certes talentueux mais limités par un temps de préparation réduit et la présence de leur texte en main, laisse toujours un sentiment d'inachevé et dessert plus souvent l'écriture qu'elle ne la met en valeur. On se prend alors souvent à rêver de véritables lectures au pupitre, dénuées d'artifices, qui pourraient enfin laisser les mots se déployer pleinement dans notre imaginaire. Mais ce n'est pas qu'un rêve — Guillaume Poix, qui a dirigé lui-même la lecture de son texte *Et le ciel est par terre* en prenant le parti de cette simplicité-là, a su nous prouver l'efficacité de ce choix.

LES TROIS COUPS
LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Les Trois Coups / 31 août 2016 / Alsace - Champagne-Ardenne - Lorraine, Critiques, les Trois Coups

La Mousson d'été 2016, du 23 au 29 août 2016, à Pont-à-Mousson

Beau temps mais orageux en fin de journée

Par Corinne François-Denève
Les Trois Coups

« Écrire le théâtre aujourd'hui » : une belle question pour un festival intense, riche en découvertes.

La Mousson d'été, traditionnel rendez-vous estival en terre lorraine, s'est déroulée cette année du 23 au 29 août à l'abbaye des Prémontrés, à Pont-à-Mousson. Elle n'a jamais aussi bien porté son nom que cette année, où des auteurs sud-américains sont venus souffler un vent d'ailleurs ; elle n'a jamais été autant d'actualité, puisque le sujet choisi en était « le politique ». Migrants, sans-papiers, populations précaires et défavorisées… furent les personnages d'élection de cette saison.

Sur les deux derniers jours du festival, les seuls auxquels nous avons pu assister, une chaleur caniculaire a échauffé les esprits. Les traditionnelles « tables rondes » sont venues tempérer les émotions, tandis que les « impromptus de la nuit », nouvelles écrites en résidence, restituées à la tombée du soir, sous le chapiteau-dancing, apportaient une fraîcheur bienvenue.

Le jour 1, le samedi, était le jour de la démolition. *Anatomie de la gastrite* de l'auteur mexicaine Itzel Lara, dans une lecture dirigée par Marcial Di Fonzo Bo, proposait la dissection d'une vache (figurée sur un tableau, que le spectateur sensible se rassure) et l'autopsie (verbale) des relations entre un homme et une femme, entre une femme et son père. Un végétarien et une carnivore se séparent. Que faire du chat qui agonise, que la carnivore drogue au café, et auquel le végétarien est allergique ? L'animal n'est que le symbole de la déliquescence du couple (il est d'ailleurs matérialisé par une peluche grotesque) et le symbole de l'absurde des sentiments (puisqu'il s'attache à celui qui lui est allergique). Derrière le chat se cache une vache, Monica, seule vraie amie, paradoxale, de la carnivore. Monica fut conduite à l'abattoir par un homme au chapeau. Ironie du sort : un destin semblable attend le père de la femme, qui vomit ses tripes dans un autre abattoir, un mouroir pour vieux. La pièce de Lara opère de constants va-et-vient entre une histoire et l'autre, entre l'humain et l'animal. Pour donner corps à tout cela, Marcial Di Fonzo Bo use de son habituelle énergie, et du sens du jeu qu'on lui connaît. L'apocalypse aura un goût d'oignon.

« Et le ciel est par terre » © Émile Zeizig

Et le ciel est par terre de Guillaume Poix, dans un dispositif plus classique de lecture au pupitre, faisait retour au domaine francophone et au cercle familial. Une mère, incarnée par une redoutable Anne Benoit, crache sa haine sur les enfants qui sont sortis de son ventre, *a priori* donc les siens. Le constat n'est pas plus optimiste que chez Lara : il y a ici peu de place pour l'amour. Mais le théâtre est sans doute plus riche quand on y hurle des récriminations que quand on y chante des mélopées romantiques. Une saison passe – Noël, février, ou alors Noël en février –, et on apprend que l'on va détruire l'immeuble familial. La pièce est la chronique d'une démolition. Elle n'est pas un *work in progress*, mais un chantier dont ne resteront que des ruines. Chez Lara comme chez Poix, le constat de la perte des sentiments se teinte d'un humour corrosif, qui peut rappeler Beckett et ses fins de partie.

Femmes, je vous aime

Le jour 2 était celui des femmes et des créateurs. Avec *Anesthésie*, l'auteur cubaine Agnieska Hernández Díaz évoque les femmes de La Havane. Trois prostituées n'ont que leur corps comme richesse, et sont bien décidées à s'en servir, l'une pour ouvrir une galerie d'art, l'autre pour nourrir sa fille. L'homme est bien veule, avec ses dollars et son gros cigare. La tragédie ne tarde pas, quand la fille de l'homme, celle qui avait pu faire des études de philo, est massacrée à coups de tessons de bouteille. Il faudrait un rein pour la sauver. Se lève alors une femme de Cuba, jouée par une Johanna Nizard incandescente : pauvresse avilie par le communisme, elle s'est frayé un chemin dans la vie, s'est battue pour faire des études, devenir médecin, trouver un vaccin contre le cancer. Héroïne, elle expose, dans un monologue habité, le sort des femmes de La Havane. Face à l'homme, chirurgien esthétique, qui plonge ses mains dans le corps des femmes pour n'en sortir qu'une graisse malsaine, elle lutte contre un mal autrement plus grand. Il est évident que pour l'auteur, le salut viendra des femmes. Tour à tour tragique et burlesque, sa pièce a des accents incantatoires, fascinants en ces temps où Cuba s'ouvre au monde.

Le jour 1, le samedi, était le jour de la démolition. *Anatomie de la gastrite* de l'auteur mexicaine Itzel Lara, dans une lecture dirigée par Marcial Di Fonzo Bo, proposait la dissection d'une vache (figurée sur un tableau, que le spectateur sensible se rassure) et l'autopsie (verbale) des relations entre un homme et une femme, entre une femme et son père. Un végétarien et une carnivore se séparent. Que faire du chat qui agonise, que la carnivore drogue au café, et auquel le végétarien est allergique ? L'animal n'est que le symbole de la déliquescence du couple (il est d'ailleurs matérialisé par une peluche grotesque) et le symbole de l'absurde des sentiments (puisqu'il s'attache à celui qui lui est allergique). Derrière le chat se cache une vache, Monica, seule vraie amie, paradoxale, de la carnivore. Monica fut conduite à l'abattoir par un homme au chapeau. Ironie du sort : un destin semblable attend le père de la femme, qui vomit ses tripes dans un autre abattoir, un mouroir pour vieux. La pièce de Lara opère de constants va-et-vient entre une histoire et l'autre, entre l'humain et l'animal. Pour donner corps à tout cela, Marcial Di Fonzo Bo use de son habituelle énergie, et du sens du jeu qu'on lui connaît. L'apocalypse aura un goût d'oignon.

Texte français de Daniel Loayza

Dirigée par Transquinquennal

Avec : Bernard Breuse, Miguel Decleire, Manon Joannoteguy, Stéphane Olivier, Mélanie Zucconi

***Jeune homme sous la lampe*, de Frédéric Vossier**

Dirigé par Michel Didym

Avec : Stanislas Nordey

Musique : Philippe Thibault

***Scènes de violences conjugales*, de Perdita Ensemble et Gérard Watkins**

Avec : Hayet Darwich, Julie Denisse, David Gouhier, Maxime Levêque, Yuko Oshima

Musique : Yuko Oshima

Photos : © Émile Zeizig et Corinne François-Denève

La Mousson d'été • abbaye des Prémontrés • Pont-à-Mousson

Informations et réservations : 03 83 81 20 22

http://www.meec.org/

L'été des festivals 2016 - Culture / Next - Libération

RUBRIQUES

- TOUS
- BD
- CINÉMA
- DANSE
- LITTÉRATURE
- MUSIQUE
- PHOTO / ART CONTEMPORAIN
- THÉÂTRE / ARTS DE LA RUE / CIRQUE
- AUTRES

AGENDA

MUSICALARUE
Du 12/08 au 14/08, Luxey
Théâtre / Arts de la rue / Cirque

FESTIVAL D'AURILLAC
Du 17/08 au 20/08, Aurillac
Théâtre / Arts de la rue / Cirque

LES TRÉTEAUX NOMADES
Du 22/08 au 04/09, Paris
Théâtre / Arts de la rue / Cirque

LA MOUSSON D'ETE
Du 23/08 au 29/08, Pont à Mousson
Théâtre / Arts de la rue / Cirque

LES RIAS
Du 24/08 au 28/08, Pays de Quimperlé
Théâtre / Arts de la rue / Cirque

La Mousson d'été

Du 23/08 au 29/08, Pont à Mousson
Théâtre / Arts de la rue / Cirque

Auteurs dramatiques, metteurs en scène, universitaires, comédiens et le public sont conviés à ce festival qui rassemble lectures, mises en espace, conversations et spectacles. Avec Tim Crouch, Agnieska Hernandez Diaz, Itzel Lara...

En savoir plus

Festivals théâtre et humour 2016 : l'actualité domine la scène

Sylviane Bernard-Gresh, Emmanuelle Bouchez, Michèle Bourcet Publié le 08/06/2016.

La Mousson d'été

La grande et sobre abbaye des Prémontrés bruisse chaque été des mots d'auteurs venus du monde entier. Parce que Michel Didym, le fondateur de cette moisson-Mousson d'été, pense que le théâtre, avant d'advenir sur scène, commence par un texte, il invite les auteurs et leurs dernières œuvres à rencontrer le public de manière simple et conviviale, par le biais de lectures et de spectacles. Cette année, zoom sur l'Amérique latine (Cuba, Mexique...).

Du 23 au 29 août, Pont-à-Mousson (54), meec.org, 0-10 €.

Et aussi …

Suppléments des festivals d'été :

- Les Inrocks

Interviews :
- Armelle héliot / Le Figaro, interview de Michel
- Hélène Chevrier / Théâtral Magazine, interview de Michel
- Antoine Pétry / Est Républicain région, interview de Itzel Lara (mexique) et Marcial Di Fonzo Bo puis de Corinne Dadat
- Patrice Bertoncini / Est Républicain Pont-à-Mousson, interview de Michel

Annonce :
- La Croix
- Les Inrocks dans le best of de la semaine du 22 août
- Théâtre (s)

Radio :
- Pascale Michotte / RCF "Bonjour chez vous" 93.7 FM Mercredi 17 août à 11h15, interview de Michel
- Noémie Lair / RCF Lorraine Nancy "Infos" 93.7 FM interview Michel, passage à l'antenne le mardi 23 août à 8h sur 93.7 FM

Annonces web :
- froggydelight
- *http://www.froggydelight.com/*
- sortiz.com
- *http://www.sortiz.com/article.asp?rubrique=theatre&sousrubrique=actu&num=8973&region*
- theatrecontemporain.net
- http://www.theatre-contemporain.net/contacts/La-Mousson-d-Ete/
- lorraineaucoeur.com
- *http://www.lorraineaucoeur.com/evt-18995/22eme-mousson-d-ete-a-pont-a-mousson/meurthe-et-moselle-pont-a-mousson/festival*
- leguidedesfestivals.com
- *http://leguidedesfestivals.com/index.php5?page=fiche&festi=27504*

Télés :
- Patrick germain / France 3 Nancy-Lorraine le 23 août 19h

http://france3-regions.francetvinfo.fr/lorraine/emissions/jt-1920-lorraine

Télés web :
Pierrick Masson / PAM TV, interview Michel et a filmé l'inauguration